

Société archéologique, scientifique et littéraire du Vendômois. Bulletin de la Société archéologique, scientifique et littéraire du Vendômois. 1959.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer [ici pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisation@bnf.fr.

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE
SCIENTIFIQUE ET LITTÉRAIRE
DU
VENDOMOIS

(Reconnue d'utilité publique par décret du 15 Mars 1877)

ANNÉE 1959



IMPRIMERIE R. SILLE
21, Avenue Maunoury, 21
BLOIS

—
1960

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE
SCIENTIFIQUE ET LITTÉRAIRE
DU VENDOMOIS

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE
SCIENTIFIQUE ET LITTÉRAIRE
DU
VENDOMOIS

(Reconnue d'utilité publique par décret du 15 Mars 1877)

ANNÉE 1959

SOMMAIRE

	Pages
277 ^e Assemblée générale du 21 Mai 1959	5
278 ^e Assemblée générale du 9 Décembre 1959	6
La visite-conférence de la Société dans la Vallée de la Braye	8
Communications	9
Distinctions	11
Nouveaux membres de la Société	11
Comptes financiers des années 1958 et 1959	14
Bibliographie	16
Objets entrés au Musée pendant l'année 1959	21
<i>Le Comte Armand de Beaumont, sous-préfet de Vendôme, de 1815 à 1824, par M. le chanoine Gaulandau</i>	22
<i>La « Via Turniacensis », par M. André Motheron</i>	40
<i>De Saint-Domingue au Vendômois : Marie-Joseph-François de Borthon de l'Etang, dernier seigneur du Fief-Corbin, par M. Arnould</i>	43

— *L'adresse exacte de la Société est « Société Archéologique, Scientifique et Littéraire du Vendômois, Cloître de l'Abbaye à Vendôme (Loir-et-Cher) ».*

— *La cotisation annuelle, donnant droit au Bulletin de la même année est de 3 NF minimum, recouvrable au début du 1^{er} trimestre.*

— *Compte de Chèques postaux de la Société : Orléans 665-33.*

— *Pour compléter ses collections, la Société accepterait avec reconnaissance le don d'exemplaires anciens du Bulletin (depuis 1862).*

— **Les opinions émises au cours des communications ou publiées dans le Bulletin n'engagent que la seule responsabilité de leurs auteurs.**

SOCIÉTÉ
ARCHEOLOGIQUE
SCIENTIFIQUE ET LITTÉRAIRE
DU VENDOMOIS

98^e ANNEE — 1959

277^e Assemblée Générale
Séance Publique du 21 Mai 1959

La 277^e Assemblée générale de notre Société s'est tenue au Lycée Ronsard le Jeudi 21 Mai 1959. Au premier rang d'une assistance nombreuse et choisie se trouvaient M. Tisserand, sous-préfet, M. Mahias, député et M. Yvon, maire.

M. le chanoine Gaulandau, président, remercie les personnalités et présente les excuses de ceux qui n'ont pu être des nôtres. Il exprime les regrets de tous du décès de Madame Bourgouin, conseillère municipale et de M. Alphonse Riverain, qui était l'un de nos plus anciens adhérents. Il rend compte ensuite de l'activité de la Société depuis la précédente Assemblée générale. « Le rythme des adhésions s'accroît. Les échanges avec les Sociétés savantes d'autres villes se multiplient. Il ne peut y avoir là de propagande et nous ne faisons pas de publicité : c'est donc que la renommée de notre Société s'étend davantage. Plusieurs bibliothèques ont demandé à recevoir nos publications, notamment celle de la célèbre Université de Louvain ».

Le président salue alors la présence de Madame Rémi Fouquet. « C'est, dit-il, à des hommes tels que M. Fouquet que nous devons notre rayonnement. Notre premier Bulletin date de 1860. Il n'a jamais cessé de paraître. Notre ville et chaque commune de notre Vendômois ont été étudiées sous tous leurs aspects. Il reste du travail. La jeunesse qui vient à nous le continuera ».

Après ce compte-rendu d'activité, le président a présenté l'orateur. « Le P. Décarreaux nous est venu, attiré à Vendôme par des souvenirs bien chers, par des attaches de famille et, je crois aussi, par l'amitié. Spécialiste des problèmes de l'église byzantine et des relations entre l'Orient et l'Occident, il a parcouru en historien et en artiste l'Italie, les Balkans et la Grèce. Il en

« a rapporté ces mémoires, ces études exhaustives qu'ont publiées
« de nombreuses revues. Je le remercie d'avoir répondu à notre
« appel ».

Le R. P. Décarreaux, devait nous inviter au voyage, un voyage intéressant sur le plan documentaire et artistique. En effet, possédant son sujet à fond, le P. Décarreaux devait démontrer que la Grèce antique, ne mérite pas seule l'attention du monde. La Grèce médiévale a laissé d'incalculables trésors : il nous a montré les curieuses églises et les remarquables fresques et mosaïques de cette époque.

Cette communication a sans aucun doute passionné tous les auditeurs. Les images elles-mêmes étaient choisies avec goût et prises sous des angles absolument parfaits. Excellent conférencier, s'exprimant très librement, n'hésitant pas à teinter son exposé de traits parfois un tantinet acérés, le Père Décarreaux a recueilli les bravos unanimes qu'il avait bien mérités.

Une lettre ultérieure du P. Décarreaux devait compléter cette remarquable conférence. Nous en publions plus loin les principaux extraits sous la rubrique « Communications ».

278^e Assemblée Générale

Séance Publique du 9 Décembre 1959

La Croix-Rouge Française et le Lycée Ronsard ont, depuis la dernière guerre, accueilli la Société Archéologique, Scientifique et Littéraire du Vendômois. Le président leur a exprimé sa gratitude, annonçant en même temps que la prochaine assemblée générale se déroulera dans la salle de la Porte Saint-Georges, récemment rénovée et inaugurée. Il a remercié M. le Maire de cette délicate intention.

Ceci se passait le 9 décembre 1959 dans la salle du Ciné-Club du Lycée Ronsard, à l'occasion de la 278^e assemblée générale de la société, à laquelle assistaient de nombreux membres, au premier rang desquels se trouvaient M. Tisserand, sous-préfet, et M. Yvon, maire.

La réunion a débuté par une allocution de M. le Chanoine Gaulandau, président, donnant un bref compte rendu de l'activité et des projets. Après avoir rappelé le souvenir laissé par le P. Décarreaux, lors de la dernière assemblée générale, le président a évoqué la merveilleuse réussite de l'excursion du 31 mai à travers la vallée de la Braye, la cordialité de l'accueil reçu, le « plaisir délicat de découvrir tant de merveilles par une journée splendide ».

Il y a aussi la vie de la société, le bulletin, le travail du secrétaire, du trésorier, du bibliothécaire, etc...

Pour l'avenir, une nouvelle excursion, le 15 mai 1960, sera mise sur pied par les soins de M. Chrétien, ce qui est une garantie. L'assemblée générale de printemps aura lieu vers la fin du mois d'avril. Le bulletin ?... « Nous veillerons à ce qu'il présente autant d'intérêt que le précédent, pour tous nos amis proches ou lointains ».

« En vérité, ils le méritent bien. Et, c'est à tous les membres de la Société Archéologique que je veux, en terminant, adresser des remerciements profondément sincères. Terrain idéal pour rassembler tous ceux qu'intéresse le passé de notre belle région, elle les groupe, en effet, dans une franche et vivante amitié. Nous avons plaisir à nous retrouver, à travailler ensemble. Animée d'un tel esprit notre société, bientôt centenaire, peut envisager avec confiance un très bel avenir », a conclu le président.

M. le Chanoine Gaulandau avait interrompu son exposé pour donner la parole à M. Chrétien, trésorier, dont le compte rendu financier pour l'exercice 1958 a été approuvé, puis à M^e Couvrat, secrétaire, pour la lecture de la liste des nouveaux membres (58 depuis le 1^{er} janvier). Le président donnait alors la progression de la Compagnie depuis cinq ans. De 305 en 1954, le nombre des adhérents est passé à 346 en 1958. « Nous aurons atteint, sinon dépassé, le chiffre de 400, que nous visions, cette année ». Puis il adressait, au nom de l'assemblée, une pensée émue aux sociétaires décédés au cours de l'année : M. Jean, M. Pavy et M. de Saint-Venant.

Il mettait également l'accent sur l'importance des dons faits à la Bibliothèque et celle des ventes réalisées. C'est ainsi qu'il a pu signaler l'expédition d'exemplaires du Cartulaire de la Trinité, dans plusieurs nations étrangères : « C'est le renom de Vendôme qui, ainsi, s'en va au loin... »

Avant de faire procéder à l'élection de nouveaux membres, le Président regrettait le départ de M. le Dr Gamard, dont le mandat est arrivé à expiration, « qui a si bien mérité de notre Société ». A mains levées, l'assistance a renouvelé le mandat de MM. le Chanoine Gaulandau (président), M. Chrétien (trésorier) et M. Couvrat (secrétaire) et élu M. J.-E. Weelen en remplacement de M. le Dr Gamard.

M. Arnould, directeur d'école à Sargé, nous donna alors une communication sur Marie-Joseph-François de Borthon de l'Etang, dernier seigneur du Fief-Corbin, venu « de Saint-Domingue au Vendômois » à la fin du XVIII^e siècle. C'est le troisième volet d'un triptyque d'histoire de cette famille que nous présenta le distingué conférencier. Il ne le céda aux deux précédents ni pour l'intérêt, ni pour la finesse de la diction, et nous y prîmes grand plaisir. On lira plus loin l'étude de M. Arnould.

Enfin M. le chanoine Gaulandau fit revivre devant nous la belle figure du Comte Armand de Beaumont, quatrième sous-préfet de Vendôme, qui administra l'arrondissement de 1815 à 1824, et à qui Vendôme doit la Promenade de la Montagne. Cette communication est également insérée dans le présent bulletin.

**LA « DECOUVERTE » ET L'HISTOIRE DES MONUMENTS
HISTORIQUES, EGLISES ET SITES DE LA BRAYE ET DU
PERCHE VENDOMOIS**

Le Dimanche 18 Mai, une impressionnante caravane automobile quittait la place de la Liberté à Vendôme. Le ciel était chargé de nuages, mais la température était douce. La journée s'annonçait ainsi favorable à la promenade : elle devait l'être réellement et cette seconde excursion-conférences de la Société Archéologique obtenait le succès que lui méritaient les soins tout particuliers avec lesquels quelques dévoués l'avaient préparée.

Si nous devons conclure, nous dirions simplement ceci : 60 automobiles (dont certaines immatriculées dans la Seine, la Sarthe le Loiret), 210 participants (50 de plus qu'en 1958), sont des chiffres qui se passent de commentaires.

Le président de la société, M. le chanoine Gaulandau, les deux dévoués responsables de l'organisation, M. Arnould et M. Chrétien, ne pouvaient souhaiter meilleure récompense. Les efforts qu'ils ont, une fois de plus, consentis, ne l'ont pas été en vain ; la réussite totale de la journée laisse d'ailleurs bien augurer de la... troisième sortie, en « 1960 ».

Autour de MM. le chanoine Gaulandau, Arnould et Chrétien, il nous a été donné de rencontrer, outre les membres Parisiens, Sarthois, Orléanais, de nombreux Loir-et-Chériens de tous les points du département. Citons, au hasard, M. le Dr Dattin, vice-président et les membres du bureau ; M. Désiré, inspecteur d'Académie ; M. de Curton, inspecteur de l'enseignement primaire ; M. Yvon, maire de Vendôme ; Mme Rémy Fouquet ; M. Guérineau, président du Syndicat d'Initiative de la Vallée de la Braye et du Perche Vendômois ; M. du Vigneau, conseiller général du canton de Mondoubleau.

Tout au long de la journée, les excursionnistes ont été accueillis fort courtoisement par les propriétaires des châteaux, par les présidents et les membres des Syndicats d'Initiative. Tous leur ont, avec empressement et amabilité, fait les honneurs de leurs monuments, demeures, églises et sites.

Ce passionnant « rallye » nous a conduit successivement au château de Montmarin, à l'église Saint-Martin, à Sargé-sur-Braye (1), au château des Radrets puis, par le site de Baillou, à Mondoubleau où la visite de la ville et du donjon était organisée. Après un excellent déjeuner servi par M. Oliverreau, du Grand Monarque, dans la salle des fêtes, la caravane a pris le chemin de Souday, où M. l'abbé Valuche nous attendait pour la visite de l'église, du château de Glatigny, puis venaient l'étang de Boisvinet, la commanderie d'Arville, le château de Saint-Agil, le manoir d'Alleray et, de nouveau Mondoubleau, où une messe était dite par M. le chanoine Gaulandau.

(1) M. Arnould y avait organisé une exposition très intéressante, qu'il commenta lui-même.

— Ce reportage a paru le 3 juin 1959 dans La Nouvelle République, membre de Société, que nous remercions vivement.

Au cours du repas amical servi à Moiroubleau — auquel assistaient M^e Chauvet, maire, M. Chapoton, président et des membres du S. I. local — le président de la société félicitait M. Chrétien et M. Arnould qui, chacun dans leur domaine, ont si parfaitement préparé cette sortie « dont le succès a dépassé nos espérances ». Après avoir adressé un mot aimable à tous ceux qui — propriétaires ou dirigeants de S. I. — ont accueilli tous les participants, « Ces demeures historiques, ces églises, ces sites, dont la visite est au programme de cette journée, la société est heureuse, plus que je ne saurais dire, de vous procurer le plaisir de les découvrir, d'apprendre leur histoire. Ce faisant, elle se montre dans la plénitude de l'esprit qui l'anime ».

« Cet esprit — faut-il le redire ? — n'est pas seulement fait de l'amour du passé qu'elle étudie. Elle nourrit une autre ambition : celle d'intéresser à cette étude tous ceux qui en éprouvent le goût, plus ou moins consciemment ».

Soulignant que les demandes d'inscriptions qui affluent viennent surtout de jeunes, c'est vers eux que se tourne le président, pour les remercier et broser un rapide, saisissant et magnifique tableau du passé de cette région.

« Mais, ce qui est merveilleux et sans doute unique, c'est cette unanimité entre nous tous, c'est cette sympathie simple et cordiale qui se manifeste en cette journée où les membres de notre société, venus de tous les horizons, de toutes les professions, se retrouvent et s'apprécient.

« On peut le dire sans exagérer : la Société Archéologique c'est une amitié. C'est sur ce mot que je termine : nous avons encore de belles heures à vivre !... »

Un double ban vigoureux a accueilli cette chaude allocution de notre président.

COMMUNICATIONS

LES PEINTURES MURALES DE LA GRECE MEDIEVALE ... ET CELLES DE LA VALLEE DU LOIR.

A la suite de la conférence du P. Décarreaux, dont nous donnons le compte-rendu plus haut, le regret a été exprimé qu'un débat n'eût pas suivi : Après avoir répondu qu'il avait respecté l'horaire, voici les intéressantes précisions que donne l'éminent conférencier dans une lettre adressée à notre confrère M. Rigollet.

Vous n'auriez certainement pas omis de suggérer la comparaison dont vous me faites part au sujet des peintures murales de la Grèce médiévale et de celles de la Vallée du Loir. Cette suggestion eût entraîné celle, très compliquée, très débattue et non encore résolue, des influences mutuelles entre l'Orient et l'Occident. J'aurais répondu que des rapports ont existé. Au IX^e siècle, par exemple il y eut des échanges précis entre la cour de Charlemagne et celle de Byzance. Un de mes amis suisses en a aussi relevé des traces dans son pays. Et j'omets l'Italie. En France, nous avons

Germigny-les-Prés, pour ne pas parler de Périgueux où le roman de Saint-Front (XII^e siècle) et les églises à coupoles de la région semblent s'inspirer de modèles orientaux. En dehors d'un certain nombre de cas aussi caractérisés, y eut-il influence précise entre les peintures murales d'Occident au XII^e siècle et celles d'Orient à la même époque ?

« Malgré les courants évidents que maintenaient la diplomatie, le commerce, les pèlerinages et les expéditions militaires, je crois qu'il est difficile d'émettre sur l'iconographie autre chose que des conjectures résultant de la description comparée, méthode, à mon avis, insuffisamment objective, puisque chacun y met un peu ce qu'il veut. Les ressemblances générales que l'on peut noter dans les thèmes iconographiques tiennent peut-être simplement à une tradition commune puisée aux mêmes sources de l'Evangile ou dans des légendes connues de part et d'autre.

« J'aurais ajouté, en ce qui concerne les peintures murales, que les techniques étaient différentes. Tant que les Byzantins ont été riches, c'est-à-dire plus ou moins, jusqu'au morcellement de leur empire et au sac de Constantinople par les croisés de 1204, ils ont préféré la mosaïque, très coûteuse, comme à Daphni, qui est de la fin du XI^e siècle et du début du XII^e. Appauvris, ils ont surtout usé de la fresque, beaucoup moins chère : c'est le cas de Mistra, XIV^e et début du XV^e. En Occident, on a communément utilisé le procédé de la fresque. Ces raisons, ajoutées à d'autres, me donnent à penser qu'il est difficile d'établir une comparaison autre que conjecturale entre les peintures de la Vallée du Loir et celles de l'Attique ou du Péloponèse.

« En revanche, ce qui me semble évident, c'est que, selon la distinction établie par Michélis et qui me paraît juste, l'Art occidental de l'époque et l'Art byzantin se réfèrent tous deux à la catégorie du sublime (encore que, pour ma part, je dirais plus volontiers transcendant) et non à la catégorie spécifique du beau à la mesure de l'homme qui, selon le même auteur, convient surtout à l'Art de la Grèce antique ».

LE BI-CENTENAIRE DE LA NAISSANCE DE LAUBERDIÈRE

Sans avoir l'éclat du centenaire de sa mort (29 mai 1938) le bi-centenaire de la naissance du général de Lauberdère, neveu du Maréchal de Rochambeau, a été marqué en Bugeois par une cérémonie émouvante le 27 Octobre 1959.

Notre confrère, M. Weelen, secrétaire-fondateur du Comité Lauberdère, nous en a fait part et a excusé la Société de n'avoir pu y être représentée.

Dans la chapelle du château de l'Auberdère, où reposent le général et sa femme, un service fut célébré en présence des arrière-neveux de Lauberdère, le marquis et le comte de Rilly d'Oysonville, et de leurs invités. L'armée française était représentée par M. le Colonel Lavigne, commandant le Prytanée militaire de La Flèche où Lauberdère fut admis sur la recommandation de Rochambeau. Assistaient également le commandant de la base américaine de Saumur et le délégué du centre culturel américain de Tours.

La journée se termina par une visite au tulipier de Virginie qui dressait son panache d'or au-dessus du parc. On sait que Lauberdère arracha le jeune plant au sol américain, en 1783 et lui fit traverser l'Océan sur la frégate *l'Emeraude*, portant la flamme de M. de Rochambeau qui rentrait en France après la victoire de Yorktown.

CONFERENCES A VENDOME

Nous sommes heureux de signaler aux membres de notre Société que le « Lions Club » vendômois a organisé pour 1960 un cycle de conférences culturelles qui doivent avoir lieu le dernier mardi de chaque mois de janvier à mai. Nous applaudissons à cette initiative depuis longtemps désirée par le public cultivé de notre région.

Notre excursion annuelle est prévue pour le dimanche 12 mai. Les renseignements seront donnés en temps utile.

DISTINCTIONS

- M. CHOLLET, directeur du Centre d'Apprentissage de Vendôme, officier de l'Ordre des Palmes académiques.
- M. CHRISTIAENS, professeur au Lycée de Vendôme, et
- M. JACQUEMAIN, instituteur à Blois, chevaliers du même Ordre.
- M. le docteur Eugène RICHARD, officier de la Santé publique.
- M. LASNEAU, directeur d'école à Vendôme, et
- M. GOBET, à Coulommiers, chevaliers du Mérite artisanal.

Nos sincères félicitations.

NOUVEAUX MEMBRES

ADMISSIONS PRONONCEES EN 1959

- M. Dupont, Notaire à Savigny-sur-Braye (Loir-et-Cher).
- M. Proust Jacques Agent d'Assurances, avenue Gambetta, Montoire-sur-le-Loir (L.-et-Ch.).
- M. Mahias, Député La Ville-aux-Clercs (Loir-et-Cher).
- Bibliothèque de l'Université, place Mgr Ladeuze, Louvain (Belgique).
- Mlle Dechaux, Directrice honoraire de Cours Complémentaires, Morée (Loir-et-Cher).
- M. Le Cann Yvon, Instituteur à Sargé-sur-Braye (Loir-et-Cher).
- Mlle Guertau Renée, Institutrice à Sargé-sur-Braye (Loir-et-Cher).

- Mlle Maccari Marie-Thérèse, Institutrice à Sargé-sur-Braye (L.-et-Ch.).
- Mlle Bluteau Jacqueline, Institutrice à Mondoubleau (L.-et-Ch.).
- Mme Marx, à « Chanteloup », commune de Villersable (L.-et-Ch.).
- M. le Docteur Pierrelée, 29 bis, rue de la Grève, Vendôme (L.-et-Ch.).
- M. Labbé Maurice, Directeur de Ganterie, 12, faubourg St-Lubin, Vendôme (L.-et-Ch.).
- M. Gérard Emile, « La Fosse », Montoire-sur-le-Loir (L.-et-Ch.).
- M. Juhel, Antiquaire, rue d'Angleterre, à Blois (L.-et-Ch.).
- Mme de Koninck, Surveillante générale au Lycée « Ronsard », Vendôme (L.-et-Ch.).
- M. Fouilloux, Directeur de conserverie, « Courtiras », par Vendôme (L.-et-Ch.).
- Mme Mariet, Maire de Souday (L.-et-Ch.).
- M. Legrand, Professeur, 61, faubourg Chartrain, Vendôme (L.-et-Ch.).
- Mlle Aubailly Anne-Marie, Etudiante, 1, rue au Blé, Vendôme (Loir-et-Cher).
- M. Godard, Professeur, « Les Ravaudes », Chemin du Tertre Bossu, Vendôme.
- Mlle Rolland, Surveillante au Lycée Ronsard, à Vendôme (L.-et-Ch.).
- M. Astruc Jean, Instituteur Ecole Fr. Bretheau, à Vendôme (L.-et-Ch.).
- M. Guardiola Vincent, Industriel à Savigny-sur-Braye (L.-et-Ch.).
- M. Perrochon, Bourrelier, 20, faubourg Chartrain à Vendôme (L.-et-Ch.).
- Mlle Bassinet, Modiste, rue Poterie à Vendôme (L.-et-Ch.).
- M. Coispeau, Bijoutier, 21, place de la République, Vendôme (L.-et-Ch.).
- M. Norguet Yves, à « Berger », commune de Thoré-la-Rochette (L.-et-Ch.).
- M. Remay André, à Thoré-la-Rochette (L.-et-Ch.).
- Mlle Costes Huguette, Institutrice E. M. « Jean-Zay », à Vendôme (L.-et-Ch.).
- M. Vidal, Professeur, rue Sanitas à Vendôme (L.-et-Ch.).
- Mlle Pollaud Suzanne, 10, place Saint-Martin à Vendôme (L.-et-Ch.).
- Mme de la Bretonnerie Eliane, App. 31 Gr., 1, rue Rabelais à Vendôme (L.-et-Ch.).
- Mlle Agnoux Germaine, Institutrice à Mondoubleau (L.-et-Ch.).
- M. Desanlis, Docteur-Vétérinaire, rue du Docteur-Faton, à Vendôme (L.-et-Ch.).
- Mme Desanlis, rue du Docteur-Faton à Vendôme (L.-et-Ch.).
- M. Genty Michel, 26 bis boulevard Diderot, Palaiseau (S.-et-O.).

- M. Berneau, Directeur Ecole Jean-Zay, Vendôme.
Mlle Lucquet Germaine, 106, avenue du Général-Leclerc, Paris.
M. Paricaud, 113, rue Bobillot, Paris-XIII^e.
M. Bellanger Pierre, 4, rue de Bagatelle, Neuilly-sur-Seine.
M. Cochonneau René, 102, boulevard Brune, Paris-XIV^e.
Mme Rolland, Directrice Ecole d'enseignement ménager, Naveil,
par Vendôme.
M. Vignon Charles château du Fief-Corbin, Sargé-sur-Braye (L.-
et-Ch.).
M. Moga. Sous-Directeur de laiterie, boulevard de Trémault à
Vendôme (L.-et-Ch.).
Mme Moga, boulevard de Trémault, à Vendôme (L.-et-Ch.).
Mme Tanneux, route de Saint-Ouen, à Saint-Ouen (L.-et-Ch.).
M. Delemme Cyrille, rue Ronsard, à Montoire-sur-le-Loir (L.-et-
Ch.).
M. l'Abbé Cormier, curé à Azé (Loir-et-Cher).
M. le chanoine Hibry, curé-doyen à Contres (L.-et-Ch.).
M. le chanoine Demée, curé-doyen à Mondoubleau (L.-et-Ch.).
Mlle Comenie, 45, avenue du Maine, à Paris (XIV^e).
M. Foirien Georges, à Prunay (Loir-et-Cher).
Mme veuve Foirien, à Thoré-la-Rochette (L.-et-Ch.).
Mme Malvache, rue des Béguines, à Vendôme (L.-et-Ch.).
Mlle Aubert Andrée, 2, rue Saulnerie à Vendôme (L.-et-Ch.).
M^e Carayol, Notaire, rue Saint-Jacques, Vendôme (L.-et-Ch.).
Mme Gruet, faubourg Saint-Lubin, Vendôme (L.-et-Ch.).
M. du Vigneau, Conseiller général et maire de Sargé-sur-Braye
(Loir-et-Cher).
-

COMPTE FINANCIER

(ANNEE 1958)

RECETTES :

Cotisations (C.C.P. 47.300 + Num. 62.600)	109.900	»
Ventes d'ouvrages	19.599	»
Intérêts C. E. (1957)	3.041	»
Intérêts C. E. (1958)	3.583	»
		<hr/>
Total	136.123	»

DEPENSES :

Impression du bulletin 1957	72.130	»
Frais de bureau	32.054	»
Abonnements à publications	5.000	»
Frais de recouvrement cotisations Vendôme	3.075	»
Divers	10.627	»
		<hr/>
Total	122.886	»

BALANCE :

<i>Recettes</i>	136.123	»
<i>Dépenses</i>	122.886	»

EXCEDENT DE RECETTES	13.237	»
<i>Reliquat de l'exercice précédent</i>	216.808	»

<i>Avoir de la Société au 31-12-1958</i> ..	230.045	»
---	---------	---

se décomposant comme suit :

<i>Avoir au C. C. P.</i>	7.817	»
<i>En espèces</i>	44.225	»
<i>Livret de C. E.</i>	178.003	»

Total	230.045	»
-------------	---------	---

Le Trésorier,
B. CHRETIEN.

COMPTE FINANCIER

(ANNEE 1959)

RECETTES :

Cotisations	130.725	»
Ventes d'ouvrages	56.252	»
Subvention du Ministère de l'E. N.	20.000	»
Intérêts de la Caisse d'Epargne	5.480	»
Divers	4.935	»
<hr/>		
Total	217.392	»

DEPENSES :

Imprimés (Bulletin : 99.600 + Divers 24.160)	123.760	»
Frais de bureau	25.828	»
Abonnements à publications	5.700	»
Divers	69.943	»
<hr/>		
Total	225.231	»

BALANCE :

Dépenses	225.231	»
Recettes	217.392	»

EXCEDENT DE DEPENSES	7.839	»
Reliquat de l'exercice précédent	230.045	»

Avoir de la Société au 31-12-1959	222.206	»
---	---------	---

se décomposant comme suit :

Avoir au C. C. P.	63.723	»
Livret de C. E.	158.483	»

Total	222.206	»
-----------------	---------	---

ou 2.222 06 NF.

Le Trésorier,
B. CHRETIEN.

BIBLIOGRAPHIE

Liste des ouvrages entrés à la bibliothèque
du 1er Janvier au 31 Décembre 1959

I. — DONS D'AUTEURS OU AUTRES

— De notre ancien président, M. G. DENIZOT, professeur honoraire à la Faculté des Sciences de Montpellier : un lot de bulletins de la *Société Préhistorique Française* et trois études dont il est l'auteur : *Le rivage de Provence et Languedoc au temps des Ligures*. I. *La côte rocheuse provençale ; La voie domitienne entre Narbonne et le Rhône ; La structure géologique de la Corse*.

— De M. R. BAILLY, à Melun :

E. Develle, *Artisans blésois sous Louis XII*.

A. Dupré, *Notes sur la bibliothèque communale de Blois*.

Abbé Bleau, *Saint Victor, ermite*.

Louis Belton, *Notes sur l'histoire des Protestants dans le Blésois*.

Jean Chavigny, *Le musée d'art céramique Adrien Thibault*.

Maxime de Beaucorps, *Les Montils, ses ruines, son Hôtel-Dieu au XIII^e siècle*.

L'Agriculture dans la Beauce en l'An II, correspondance du citoyen Villeneuve avec l'Administration du département d'Eure-et-Loir.

Notice historique sur l'église paroissiale de Notre-Dame de l'Immaculée Conception à Blois, Blois, 1855.

Blois, une visite à l'Hôtel d'Alluye.

Hubert-Fillay, *Quelques notes sur un musée d'art régional à l'ancien évêché de Blois*.

Abbé Wagner, *Pont-Levoy, ses origines, ses destinées*.

Claude Seignolle, *En Sologne* (enquête folklorique).

Lettre d'un Solognot à son voisin de campagne Louis-Napoléon Bonaparte, par Emile Van der Buch. Orléans 1852.

Marcel Aubert, *L'Eglise de Saint-Loup* (Loir-et-Cher).

Pierre Chauvallon, *Saint-Aignan et les environs*.

P. Deshoulières, *Saint-Aignan-sur-Cher*.

L. de la Saussaye, *Le château de Chambord*.

Célestin Brethon, *Notice historique et archéologique sur Montrichard*.

Abbé Haye, *Martyrologe de l'église de Chartres précédé d'une étude sur les limites du diocèse*.

L. Guignard de Butteville, *Ascendance et descendance des seigneurs de Breteuil*.

J.-B. Souchet, *Histoire du diocèse et de la ville de Chartres*, en quatre tomes et sept volumes.

Maurice Jusselin, *Imagiers et cartiers à Chartres*, Paris, librairie d'Argences, 1957.

René Merlet, *Fouilles dans la cathédrale de Chartres pour l'établissement d'un calorifère ; Tombeau du XIII^e siècle autrefois dans*

l'église Saint-Père à Chartres ; Les testaments aux XIV^e et XV^e siècles ; Les comtes de Chartres, de Châteaudun et de Blois aux IX^e et X^e siècles.

C.-E. Florance, *Une hypothèse séduisante. La dernière phase glaciaire explique certains points obscurs d'archéologie préhistorique.*

Abbé Chevalier, *Comptes des recettes et dépenses faites en la chastellerie de Chenonceau par Diane de Poitiers, Paris 1864.*

Ch.-L. Grandmaison, *Procès-verbal du pillage par les Huguenots des reliques et bijoux de Saint-Martin de Tours en mai et juin 1562 ; Tours, 1863.*

Robert Triger, *La procession des Rameaux au Mans, Mamers, 1884.*

L. Mellerio, *Lexique de Ronsard précédé d'une étude sur son vocabulaire, son orthographe et sa syntaxe, Paris 1895.*

Pierre de Ronsard, *Les Amours*, édition numérotée, Paris 1914.

Louis de Royaumont, *La Fayette et Rochambeau au pays de Washington, Grenoble 1919.*

K. L. M., *Cérémonies publiques à Chartres pendant le XVIII^e siècle.*

— De Madame la Comtesse DE BRANTES : *Revue de l'histoire des colonies françaises*, années 1928 à 1935 ; *Carnets de la Sabretache*, années 1920 à 1939 ; *L'Intermédiaire des Chercheurs et Curieux*, années 1931 à 1938 (quelques numéros manquent) plus la table des années 1921 à 1933.

— De la LIBRAIRIE GARILLON : Soulier, *Histoire du Calvinisme*, Paris 1686.

— De M. DELEMME, à Montoire : *Les géants folkloriques processionnels du Val de Loir*, Montoire-sur-le-Loir. Préface de M. André Boulle.

— De notre président, M. le chanoine GAULANDEAU : G. Cordier, *La Station magdalénienne de la Motte d'Huismes (Indre-et-Loire) ; Le vrai visage du Grand Pressigny et Sur la pénétration du cuivre en Touraine*. Ces deux dernières études sont extraites du compte-rendu de la XV^e session du Congrès Préhistorique de France, Poitiers, Angoulême, 1956.

— De M. GOBET, à Coulommiers : plusieurs bulletins de notre Société.

— De M. DE LA MALENE, à Chauvigny : plusieurs années des comptes-rendus de la *Société Française de Numismatique et d'Archéologie*, des *Nouvelles Archives de l'art français* et du bulletin de la *Société de l'histoire de l'art français*.

Dictionnaire de l'Exposition du Louvre de 1823.

Notice des fayences peintes italiennes, hispano-mauresques et françaises et des terres cuites émaillées du musée impérial du Louvre, par Alfred Darcet, Paris 1864.

Livre-journal de Lazare Duvaux, marchand-bijoutier ordinaire du Roy, 1748-1758, deux tomes, Paris 1873.

Edmond Bonnafé, *Inventaire de la Duchesse de Valentinois Charlotte d'Albret*, exemplaire numéroté sur Hollande, Paris 1878.

Prince Auguste Galitzin, *Inventaire fait au château de Chenonceaux à la suite du décès de Louise de Lorraine*, Paris 1856.

Marquis Léon de Laborde. *Les comptes des bâtiments du Roi (1528-1574)*, T. I. Paris 1877.

— De Madame MERCIER, ouvrages provenant de la bibliothèque de l'abbé Mercier, son oncle : Abbé Simon, *Histoire de Vendôme*.

A. de Salies, *Le château de Vendôme*.

Le Bas-Vendômois historique et monumental, Saint-Calais, 1878.

A. de Caumont, *Abécédaire d'archéologie, architectures civiles et militaires*, Paris, Caen. 1869.

De Passac, *Vendôme et le Vendômois*, Vendôme, 1823.

Bescherelle Ainé, *Grand dictionnaire de géographie universelle*, quatre volumes. Paris, 1839.

— De l'auteur, notre confrère, M. l'abbé André NOUEL : *Promenades à travers les millénaires de notre Préhistoire (Beauce, Forêt d'Orléans, Gâtinais, Val de Loire, Sologne)*, Orléans, 1959. Ce travail se termine par « une visite à nos musées régionaux ». Le nôtre y figure en bonne place.

— De M. Louis RENARD, à Montoire : Hubert-Fillay, *Amoureux de la Reine*, un acte en vers.

— De l'auteur M. TURQUET DE BEAUREGARD, ancien président du Tribunal de Vendôme et conseiller à la Cour d'Appel de Rennes, *César de Vendôme, gouverneur de Bretagne*, discours prononcé à l'audience solennelle de rentrée de la Cour d'Appel de Rennes le 16 septembre 1959.

Remerciements sincères à tous les donateurs.

II. — ENVOI DU MINISTERE DE L'EDUCATION NATIONALE

— Actes du quatre-vingt-deuxième *Congrès national des Sociétés Savantes*, Bordeaux 1957, deux volumes.

— Actes du quatre-vingt-troisième *Congrès national des Sociétés Savantes*, Aix, Marseille, 1958.

III. — ENVOI DES SOCIETES SAVANTES — ECHANGES

1° France :

— *Académie des Beaux Arts*, années 1957-58.

— *Académie des Sciences*, Comptes-rendus hebdomadaires.

— *Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, Compte-rendus des séances de l'année 1957. Dans sa communication intitulée « *de Marguerite de Navarre à Honoré de Balzac* », M. Raymond Lebè-

gue rappelle (p. 252) qu'il apprit « de M. Charles Portel, conservateur du Musée de Vendôme, que l'auteur de la nouvelle [La Grande Bretèche] avait décrit, en lui donnant un nom tiré de la toponymie tourangelles, un hôtel que l'on peut encore voir à Vendôme, rue Guesnault » (1).

- *Société Nationale des Antiquaires de France*, bulletin 1957.
- *Société de Borda* (Dax), bulletins numéros 291 à 294.
- *Revue de l'Académie du Centre* (Châteauroux), année 1958.
- *Société archéologique et historique de la Charente*, nouvelle société correspondante, année 1958.
- *Institut d'histoire et d'archéologie de Cognac et du Cognacois*, bulletin n° 3.
- *Congrès archéologique de France*, CXV^e session, Cornouaille (en 1957).

— *Société Dunoise* (Châteaudun), n° 261. René Fédé, éditeur de René Descartes et *Le crâne de Descartes*, par notre confrère M. J.-E. Weelen, conservateur du Musée de Châteaudun.

— *L'Éduen*, bulletin de la Société d'histoire naturelle d'Autun, nouvelle série, numéros 9 à 11.

— *Société archéologique d'Eure-et-Loir*, Mémoires T. XXI, feuilles 12 à 18.

— *Société archéologique et historique du Limousin*, T. LXXXV (Tables), T. LXXXVII 1^{re} et 2^e livraisons.

— *Société des Sciences et Lettres de Loir-et-Cher*, Mémoires, 32^e volume. Y sont résumées les communications faites de 1942 à 1957. On y trouve en particulier : *Les peintures murales de l'église de Lunay*, par Mlle Trocmé ; *Le papier peint au XVIII^e siècle*, par Charles Portel ; *Lettres d'un soldat vendômois de l'Empire*, par M. Laurenceau ; *La vie d'Antoine Moreau (1625-1702), curé de Montoire*, par M. Martin-Demézil et, par le même auteur, *Balzac à Vendôme* ; *Deux monuments de la sculpture vendômoise du XIV^e siècle : le tombeau de Jean V, le monument de la Sainte Larme*, par le Dr Lesueur.

— *Revue Mabillon* (Abbaye de Ligugé) numéros 194 à 198. Dans le numéro 195, page 53, liste des prieurs de l'abbaye de Vendôme de 1622 à 1684.

— *Revue historique et archéologique du Maine*, n° 93.

— *Les Amis du Vieux Montrichard*, T. I, n° 2.

— *Société archéologique et historique de l'Orléanais*. Bulletins ronéotypés numéros 51 à 58. Nouvelle série. T. I, n° 1, *Quelques découvertes archéologiques* par notre confrère M. le chanoine Nouel ; n° 2, *Le néolithique dans le Loiret* par le même ; n° 3.

— *Société des Antiquaires de l'Ouest* (Poitiers), 2^e, 3^e et 4^e trimestres 1958, 1^{er} et 2^e trimestres 1959.

— *Société des Sciences, Lettres et Arts de Pau*, 3^e série, T. XIX.

— *Société des Antiquaires de Picardie*, 1^{er} et 2^e trimestres 1958.

(1) Voir à ce sujet : Charles Portel, *Un décor balzacien inconnu : la Grande Bretèche*, dans la revue *Au jardin de la France*, nouvelle série, n° 3, printemps 1949.

— *Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe*, numéros 323 à 332.

— *Société des Lettres, Sciences et Arts du Saumurois*, n° 108.

— *Société archéologique de Touraine*. Mémoires T. LIV. Bulletin T. XXXII, année 1458. Page 122, communication de notre confrère M. J.-E. Weelen sur « Une lettre de J.-N. Bouilly ».

— *Société historique de Villiers-sur-Marne*, Bulletin n° 16.

— *Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne*, 97^e volume, années 1957 et 1958.

2° *Etranger* :

— *Bulletin de l'Institut Archéologique Liégeois*, T. LXXII, 1957-58.

— *Smithsonian Institution* (Washington). Annual report of the Board of Regents, 1957. Annual report of the U.S. National Museum, 1958.

IV. — ABONNEMENTS — ACQUISITIONS

— *Bulletin Monumental*. T. CXVII, 1^{re}, 2^e et 3^e trimestres 1959. P. 150, liste des immeubles classés parmi les monuments historiques au cours de l'année 1958. La liste parue dans notre bulletin de 1957 doit être ainsi complétée pour l'arrondissement de Vendôme :

Boursay, église : revers de la façade occidentale supportant des peintures murales du XIV^e siècle représentant le Paradis et l'Enfer.

Naveil, église : lambris en bois décorés de peintures du XIV^e siècle, ornant le chœur.

Sargé-sur-Braye : église Saint-Martin.

P. 230, compte-rendu détaillé par M. Francis Salet du travail de Mlle S. Trocmé, sur les peintures murales de l'église d'Alluyes (Eure-et-Loir) (1).

— *L'Intermédiaire des Chercheurs et Curieux*, mensuel, année 1959 complète.

— *Société Préhistorique Française*. T. XV, fascicule 9, suite de la contribution à l'étude préhistorique de la vallée de l'Indre par notre confrère Gérard Cordier : *La station tardenoisienne des Chaumeries, commune de Murs* (Indre) ; fascicules 10 et 11-12. T. LVI fascicules 1-2 à 7-8. P. 242, G. Cordier, *Station et dolmen de Mallée, commune de Saint-Quentin* (Indre-et-Loire). P. 278, du même, *Supplément à l'inventaire des instruments perforés du Loir-et-Cher*, P. 318. Abbé André Nouel et Michel Dauvois, *Les découvertes des âges du Bronze et du Fer dans le département du Loiret, Supplément*. P. 385, toujours dans l'étude préhistorique de la vallée de l'Indre : G. Cordier, *Le campement magdalénien de la Perrotière, commune de Loché-sur-Indrois* (I.-et-L.).

— Hubert Fillay et L. Ruitton-Daget, *Glossaire du Pays de Sologne*, Blois, 1933.

— Abbé Rivard, membre de notre société, *Histoire d'une Prévô-*

(1) En vente chez l'auteur, 7, rue Renarderie, à Vendôme.

té, Suèvres, « ombilic des Gaules ». Nous avons déjà signalé l'an dernier que M. Marcel Aubert avait rendu compte de cet ouvrage dans le *Bulletin Monumental* de 1958.

— Henri Focillon, *L'An Mil*, Paris, 1952.

— Jurgis Baltrusaitis, *Le Moyen Age fantastique, antiquités et exotismes dans l'art gothique*, Paris 1955.

— Louis Grodecki, *L'architecture ottonienne*, Paris 1958.

— Emile Mâle, *L'Art religieux du XII^e siècle en France*, 6^e édition, Paris, 1953 ; *L'Art religieux du XIII^e siècle en France*, 9^e édition, Paris, 1958 ; *L'Art religieux de la fin du Moyen-Age en France*, 5^e édition, Paris 1949 ; *L'Art religieux de la fin du XVI^e siècle, du XVII^e siècle et du XVIII^e siècle*, 2^e édition, Paris, 1951.

— *Recueil de documents originaux et copies d'archives concernant Antoine Moreau, curé de Montoire, fondateur des Sœurs du Saint-Sacrement et de la Charité, 1625-1702*, Bourges, 1941.

Ph. POULTEAU.

MUSÉE

Objets entrés au Musée pendant l'année 1959

— De M. Maurice Sergent : une série d'ébauches marquant les étapes de la fabrication de la tasse à cidre.

— De M. Guilgué, de Meslay : une petite hache polie et quelques silex trouvés près du château de Meslay.

— De M. le chanoine Nouvellon : la statue ancienne de Saint-Bienheureux.

— De M. Chevallier, directeur de l'hôpital : une plaque de cheminée.

— De M. Neilz, à Courtiras : une houlette de berger.

— De M. Pilon, à Prunay : une poire à poudre et deux tabatières.

— De M. le chanoine Champeau : un compas de charpentier et la corde à ligner.

— De M. Colin-Colin, à Thoré : une coiffe et divers objets.

— De Mme Vergeot-Augis, de Marcilly : deux coiffes.

— De M. Doliveux, de Thoré : une gidelle.

— De M. Gourmelin : « le Moulin à huile », dessin à la plume.

De nombreux objets se rapportant à la vie vendômoise d'autrefois nous ont été remis par MM. Gobet, de Coulommiers ; Fournier, de Blois ; Mme Chaintron, de Pezou. En outre plusieurs plaques de cheminée provenant de l'hôtel de Gennes ont été déposées au Musée.

Nous prions les donateurs d'agréer l'expression de notre gratitude.

Le Comte Armand de BEAUMONT

Sous-Préfet de Vendôme de 1815 à 1824 ⁽¹⁾

H. GAULANDEAU

Il y a cent ans, jour pour jour, le 9 décembre 1859, mourait à Vendôme en sa maison du Faubourg Saint-Bienheure, le Comte Armand de la Bonninière de Beaumont, qui avait été sous-préfet de l'arrondissement de 1815 à 1824.

Mon intention n'est pas de vous donner de lui une biographie détaillée. Au hasard de quelques recherches à la Bibliothèque municipale, j'ai trouvé un cahier de quarante-six feuillets (2) entièrement écrit de sa main et qui porte sur la page de garde la mention suivante :

« Copie de pièces relatives à mon administration, qui pourront être utiles un jour à mes enfants. Ce n'est pas par amour-propre que j'ai voulu les conserver pour les leur faire connaître, mais dans le seul but de leur prouver que leur père ne s'est pas écarté de ses devoirs et que sa mémoire ne peut leur nuire ».

Ces documents vont jusqu'à l'année 1826, alors que le Comte de Beaumont avait quitté Vendôme pour la préfecture de l'Aude. Il m'a semblé qu'il pouvait être intéressant de faire état de ceux qui concernent notre ville et son arrondissement. On n'y découvre, je m'empresse de le dire, aucune pièce confidentielle : ce sont surtout des lettres, des discours, et il ne n'y mêle que peu de réflexions personnelles. Il n'empêche qu'au bas du préambule que nous venons de lire une main étran-

(1) Communication faite à l'Assemblée générale du 9 Décembre 1959.

(2) Ms. 332.



VICOMTE ARMAND DE BEAUMONT

Photo DAMOYE

gère a ajouté ces mots : « Les assertions contenues au présent registre auraient besoin d'être contrôlées ». Nous nous en garderons bien, et pour cause. Les esprits étaient encore fort troublés au début de l'an de grâce 1815. Pour nous, après plus d'un siècle, nous pouvons aborder avec une entière sérénité l'étude des hommes et des événements d'alors.

Nous essaierons donc de faire revivre à la faveur de ce document (et de quelques autres) la physionomie du quatrième sous-préfet de Vendôme. Nous verrons comment il mérita l'estime et l'affection de ses administrés, au milieu desquels il vint terminer ses jours. Outre ses qualités d'administrateur et ses vertus personnelles, il le dut, empressons-nous de le dire, à ce qu'il demeura en fonctions près de dix années. (Avant lui, notre deuxième sous-préfet, Louis-Michel Lefebvre, détient le record de durée, 11 ans, mais en cent ans, de 1799 à 1899, trente-et-un sous-préfets se sont succédés à Vendôme !).

La maison Bonnin de la Bonninière de Beaumont, dont il était issu, est l'une des plus anciennes et des plus illustres du pays. Elle remonte, d'après les documents connus, à Hugues Bonnin, chevalier croisé, en 1191. En 1446, Guillaume Bonnin, écuyer, est seigneur des Grands-Châtelliers en la paroisse de Beaumont-la-Ronce, en Touraine. En 1494, Pierre Bonnin, lui aussi seigneur des Châtelliers, est dit également seigneur de la Bonninière. La seigneurie de Beaumont-la-Ronce appartenait au XV^e siècle, et peut-être avant, à la famille de Fromentières, d'où elle passa par l'héritage à la famille de Ronsart. Les rapports entre les deux familles étaient fréquents. Un Philippe de Ronsart épousa en 1555, Guyonne de la Bonninière. Et Claude de la Bonninière se rendit acquéreur le 11 juillet 1696 de la Seigneurie de Beaumont-la-Ronce, dont il ajouta le nom au sien, avec l'enregistrement à l'Armorial général de ses armoiries qui sont : « d'argent à une grande fleur de lis de gueules ». (1).

(1) La maison Bonnin de la Bonninière de Beaumont, par le Comte Charles de Beaumont, Chartres, Vendôme, 1907, passim.

Sans nous étendre sur des détails de généalogie, disons que ce Claude de la Bonninière de Beaumont était le trisaïeul du comte de Beaumont, sous-préfet de Vendôme. Ajoutons pour mémoire, que la terre de Beaumont-la-Ronce fut érigée en marquisat en 1757, et enfin que cette illustre famille eut de très nombreuses relations et alliances en Vendômois, non seulement avec les Ronsard (cousins du poète, ceux qui possédèrent quelque temps l'hôtel de Gennes) mais avec beaucoup d'autres familles nobles de la région).

Telle était l'ascendance du sous-préfet que le roi Louis XVIII nous envoya en vertu de l'ordonnance du 24 février 1815. Sa Majesté répondait au vœu de l'intéressé lui-même qui écrit : « Maire de la commune de Notre-Dame-d'Oé (il y habitait son château de l'Hopiteau) depuis quelques années, l'envie d'entrer dans l'administration me fit solliciter une sous-préfecture à la rentrée du roi en France. M. de Contades alors sous-préfet de Vendôme voulait donner sa démission. Sa santé altérée par des blessures honorables ne lui permettant pas de continuer ses fonctions, je fus nommé pour lui succéder... »

Le comte Armand de Beaumont avait alors trente-trois ans, étant né le 4 mars 1782 au château de Beaumont-la-Ronce de Anne-Claude de Beaumont et de Marguerite le Pelletier de Gauville, comme le dit son acte de baptême en date du lendemain 5 mars. Il était le septième fils et le onzième enfant d'une famille qui en comptait treize. Son père et sa mère vivaient paisiblement sur leurs terres, uniquement occupés d'élever leurs enfants et de les établir aussitôt et aussi bien que possible (1). Le marquis de Beaumont, Anne-Claude, qui avait quarante-quatre ans à la naissance de notre futur sous-préfet, était un homme de grand jugement de caractère doux et affable, ennemi des litiges, toujours occupé à améliorer le sort des gens qui vivaient sur ses terres. A la Révolution il n'émigra pas. Inquiété pendant quelque temps il obtint sans trop de peine la levée des scellés apposés sur son château et les admi-

(1) Tous les fils étaient faits chevaliers de Malte de minorité dès l'âge le plus tendre.

nistrateurs du département d'Indre-et-Loire le désignent sur le document comme « le citoyen Laboninière, cultivateur ». Ceci mesure la popularité dont il jouissait, et prouve aussi que les sans-culottes tourangeaux n'étaient point des fanatiques.

Des six frères qui précédaient Armand de Beaumont, nous ne citerons que les deux premiers. André, l'aîné, (1761-1838), III^e Marquis de Beaumont, après avoir été page de Marie-Antoinette, qui l'aimait beaucoup, fut appelé à la cour de Napoléon en qualité de chambellan de l'impératrice Joséphine, et introducteur des ambassadeurs, puis chevalier d'honneur de l'impératrice. On raconte sur lui plusieurs anecdotes, dont l'une est tirée des « Mémoires sur l'Impératrice Joséphine » (1). Elle est bien connue, ayant été mise à la scène par Sardou dans « Madame Sans-Gêne ». « L'impératrice nous parlait de l'ennui mortel qui la dévorait aux Tuileries et du plaisir qu'elle éprouvait lorsque quelque chose interrompait le fatigant cérémonial qu'il fallait y observer. A ce sujet elle nous conta quelques anecdotes sur la maréchale Lefebvre dont tout le monde sait que l'éducation avait été plus que négligée. Un soir qu'il y avait cercle, elle arrive couverte de diamants, de perles, de plumes, d'argent, d'or, etc., car elle voulait avoir « de tout sur elle », disait-elle. M. de Beaumont, chambellan de service, annonça : Mme la maréchale Lefebvre.

L'empereur vint au-devant d'elle et lui dit : « Bonjour madame la Maréchale, *Duchesse de Dantzig* (titre que M. de Beaumont avait oublié). Elle se retourna précipitamment du côté de ce dernier, et lui cria à tue-tête : « Ah ! ça te la coupe, cadet ! ». Que l'on juge de l'hilarité générale et de l'embarras mortel de M. de Beaumont, qui avait le plus grand usage du monde et un sérieux qu'il croyait nécessaire à la dignité de sa charge ».

Le deuxième fils fut Marc-Antoine, né en 1763. Avant la Révolution il fut capitaine au régiment de Royal-

(1) Par Georgette Ducrest, 1828.

Dragons. Pendant la Révolution il resta en France et au service, comme colonel du 9^{ème} Dragons, en garnison à Lyon. C'est dans cette ville que se passa un incident significatif. C'était le temps des fusillades en masse. Le 8 décembre 1793, soixante-huit Lyonnais furent conduits au Champs de mort des Brotteaux, escortés comme les 64 et les 210 par de l'infanterie et de la cavalerie. Ce fut la dernière fois que les dragons achevèrent les blessés. Leur colonel, le citoyen Beaumont, ci-devant noble, indigné du rôle qu'on faisait jouer à ses soldats, en adressa des reproches sévères à Collot d'Herbois. Celui-ci le fit arrêter et emprisonner comme suspect. Mais les dragons se levèrent en masse pour le délivrer. Peu s'en fallut qu'il n'y eût bataille entre eux et les troupes révolutionnaires. Finalement le colonel fut rendu à son régiment. Heureux le chef qui sait inspirer un pareil attachement à ses soldats ! (1). Marc-Antoine fut général de division de cavalerie sous l'empire. On suit les étapes de sa carrière à travers toute la correspondance de Napoléon. Son nom est inscrit sur l'Arc de Triomphe. Il fut pair de France sous la Restauration et mourut à Paris en 1830.

Nous ne saurions parler ici des autres frères ni de leur descendance. Tous tinrent une très grande place et beaucoup s'illustrèrent dans la diplomatie, l'Institut, la Marine, l'armée, ou siégèrent dans les assemblées locales. Il apparaît clairement que tous les La Bonninière de Beaumont, à travers tous les changements de régime n'eurent d'autre volonté que de servir le pays.

Quant à celui qui nous intéresse, Armand, il émigra en Angleterre, d'où il débarqua à Cancale en 1796, le 16 mars, pour se mettre aux ordres de M. de Puisaye (2). L'insurrection des Chouans touchait presque à sa fin.

Cette assertion qui s'appuie sur une lettre de l'intéressé au marquis d'Autichamp, datée du 22 mars 1796.

(1) Alph. Balleydier, Histoire politique et militaire du peuple de Lyon pendant la Révolution, T. II 265.

(2) Crétineau-Joly, Histoire de la Vendée militaire, T. III, p. 421.

près Fougères, est contredite par des renseignements confidentiels sur la famille de la Bonninière-Beaumont fournis par le préfet d'Indre-et-Loire en 1811 et qui indique : Armand de Beaumont n'a point émigré. Demeure dans une terre qu'il possède dans le département d'Indre-et-Loire. Possède 8.000 francs de revenus (1).

Quoi qu'il en soit, le nouveau sous-préfet arrivait à Vendôme moins d'un an après la première Restauration et dans des circonstances fort délicates. « J'ai été installé sous-préfet de Vendôme, écrit-il, au moment où il était déjà question de la rentrée de Bonaparte en France ». (En fait il en était plus que question, puisque Napoléon, débarqué au Golfe-Juan dix jours auparavant, le 1er mars, était déjà en route vers Paris où il devait entrer le 20 mars).

M. de Beaumont, cependant reçut les autorités de la ville à la sous-préfecture le 11 mars. Il faut savoir à ce propos que la sous-préfecture était installée à l'abbaye de la Trinité, dans la partie qui est malheureusement (et provisoirement espérons-le) masquée par les locaux disciplinaires. Elle se prolongeait dans le bâtiment perpendiculaire, autrement dit elle occupait toute la partie que l'on voit depuis le Cours de l'abbaye. C'était jadis le logement des hôtes et l'infirmerie des moines.

L'entrée était au pied du clocher, entre celui-ci et le portail de la Trinité. C'est là qu'en 1818 le factionnaire fut tué par la chute de la croix du clocher.

Peu de temps après, la sous-préfecture fut transférée rue de la Cormegeeie, dans un immeuble que les religieuses du Calvaire avaient quitté le 26 juin 1815. Elle passa ensuite 13, rue Guesnault, dans l'ancien hôtel de Trémault, et s'installa enfin place Saint-Martin dans l'hôtel de la Bersière, où elle se trouve encore aujourd'hui.

« Messieurs, dit M. de Beaumont aux notables vendômois, l'union seule fait le bonheur de la société. Le roi la demande cette union. Pourquoi avec des idées qui tendent toutes au même but,

(1) Archives d'Indre-et-Loire. Statistique des principales familles du département.

« poursuivre des routes différentes ? Il n'y en a qu'une
« véritable. Prenons-la et nous goûterons les fruits de
« la paix. Tous mes soins, toutes mes pensées seront
« désormais consacrés à la prospérité de mon arron-
« dissement. Je prendrai pour exemple le maire de cette
« ville (1) qui s'est occupé avec zèle de la place que
« j'occupe, le conseil municipal composé de personnes
« respectables et éclairées, enfin tous les fonctionnaires
« publics qui veulent le bien....

Aux maires de l'arrondissement il disait, dans une circulaire : « Messieurs. Nommé par une ordonnance royale du 23 février à la sous-préfecture de Vendôme, je ne puis me dissimuler l'étendue des devoirs qui me sont imposés. Mon premier besoin est l'affection de mes administrés. Sans elle, sans leur confiance, je me croirais incapable d'opérer le bien : aussi ferai-je tous mes efforts pour parvenir à la mériter ».

Après avoir fait l'éloge des fonctionnaires publics qui avaient aidé avec le plus grand zèle son prédécesseur, M. de Beaumont ajoute ces lignes qui rappellent aux maires du Vendômois un de leurs plus importants devoirs. « C'est particulièrement Messieurs les Maires que j'invite à répondre avec la plus grande exactitude aux demandes qui leur seront faites. Ils n'oublieront pas que le retard d'un seul d'entre eux suffit souvent pour arrêter l'effet des dispositions les plus utiles ».

Notre sous-préfet n'eut pas le temps d'éprouver les effets de cette recommandation. Peu de jours après, il adressait aux maires une nouvelle circulaire.

« Vous recevrez, avec la présente, le n° 86 du Bulletin des lois. Vous y trouverez la proclamation et l'ordonnance de Sa Majesté pour arrêter dans sa marche Bonaparte débarqué sur le territoire français à main armée et, pour cette raison déclaré « traître à la patrie ». On doit tout attendre, Monsieur le Maire, des mesures prises par le Roi. Bientôt le calme sera rétabli et la France purgée de ce fléau du genre humain. Dans cette circonstance il importe de faire connaître au Roi les sentiments qui animent tous les bons français ».

(1) C'était Josse-Boisbercy, qui devint lui-même sous-préfet après M. de Beaumont.

Il demande donc aux maires de convoquer leur conseil municipal et de lui proposer de voter une adresse de fidélité au Roi. Ces adresses seront réunies à Vendôme pour être expédiées à Paris. Mais les événements allaient vite. « Peu de jours se passèrent, ajoute M. de Beaumont, pendant lesquels on organisait une garde nationale composée des hommes que l'on supposait les plus dévoués, mais bientôt le retour de Bonaparte vint obligé les fonctionnaires dévoués à suspendre leur administration. Je n'hésitai pas à envoyer de suite ma démission ». C'était le 23 mars 1815, douze jours après son installation.

« Pendant les Cent-Jours, écrit-il, je fus obligé de m'absenter et cette malheureuse époque terminée je vins reprendre l'administration de mon arrondissement. J'y suis arrivé quelques heures avant les troupes étrangères, pour tâcher d'adoucir aux habitants les malheurs d'une invasion. Je fus assez heureux, pendant trois mois que mon arrondissement fut occupé par sept mille Prussiens de l'armée de Blücher, pour diminuer les charges considérables qui pesaient sur les habitants et leur rendre quelques services. J'en imposai aux Prussiens par ma fermeté et Je finis même par acquérir leur estime. Exigeant qu'ils ne fissent aucune réquisition de leur chef, ils commencèrent par m'emmenner à Chartres, refusant de leur donner le moyen de lever des impôts. Gardé pendant quelques jours, ils finirent par me renvoyer à mon poste, persuadés qu'ils n'obtiendraient rien de moi que par les ordres de mon gouvernement et ils finirent par se soumettre à ma demande ».

Lorsque les Prussiens partirent, le sous-préfet et le général qui les commandait échangèrent des lettres courtoises. Vendôme était libérée le 27 septembre 1815.

Le comte de Beaumont avait bien mérité la reconnaissance de ses administrés. Ils surent lui en donner une preuve très délicate. Voici un extrait du registre des délibérations du Conseil municipal de la ville de Vendôme en sa séance du 30 juin 1816. « Le Conseil municipal de Vendôme réuni en nombre compétent, considérant que sous l'ancien régime les villes qui avaient à

se louer de la bonne administration de leurs premiers magistrats ne négligeaient pas de les inviter à ajouter aux prénoms de leurs enfants celui de la cité dans laquelle ils résidaient, voulant donner à Monsieur le sous-préfet de cet arrondissement un gage de son estime et de sa satisfaction pour la conduite honorable qu'il a tenue dans les moments difficiles, à l'époque du séjour des troupes prussiennes, exprime le vœu que M. le Comte de Beaumont veuille bien ajouter aux prénoms de son enfant celui de « Vendôme » ... La présente délibération sera transmise à Monsieur le Préfet pour recevoir l'approbation de l'autorité supérieure.

Louis XVIII fit droit à cette requête. Le 29 août suivant était dressé en mairie de Vendôme l'acte de naissance d'un enfant de sexe masculin, né ce jour à 1 heure du matin de M. le Comte de Beaumont, sous-préfet de Vendôme et de dame Catherine Céleste Lemoine de la Godelinière son épouse, et auquel il a déclaré vouloir donner les prénoms de Théobald, Hippolyte, *Vendôme*, Marie. Cet enfant, de santé délicate, devait entrer à La Flèche, puis à Saint-Cyr, mais il dut interrompre ses études et il vint mourir à Vendôme à l'âge de vingt-deux ans.

Le manuscrit porte ensuite copie d'une lettre du prince de Talleyrand et d'une autre du directeur de la police du royaume, le premier le remerciant d'avoir sauvé le courrier expédié en Espagne et le second de lui avoir signalé les exactions commises par les Prussiens, notamment la violation des caisses publiques, afin que la Commission compétente en fût saisie.

Les fonctionnaires éloignés de leur siège par les événements politiques du 20 mars 1815 s'étaient vu octroyer une indemnité : M. de Beaumont abandonna les 4.500 francs de demi-traitement de sous-préfet pour trois mois et dix-huit jours au trésor public et en fut remercié par une lettre que lui transmit le baron Bacot, préfet de Loir-et-Cher.

De nombreux documents portés sur le manuscrit que nous avons dépouillé sont d'un intérêt secondaire. Nous ne nous arrêterons donc qu'à ceux qui peuvent mettre en lumière la physionomie de M. de Beaumont.

Nous avons déjà vu quelle noble attitude il avait eue en face des Prussiens. Eux partis, il fallait travailler à réparer les dommages qu'ils avaient causés. Le sous-préfet réunit les principaux habitants et leur adressa un appel dont voici les passages les plus significatifs.

« Messieurs, Avocat des Pauvres, je viens près de vous réclamer leurs droits... Une assemblée composée des personnes les plus marquantes de la ville de Vendôme offre aux malheureux de grands motifs de consolation... A cette réunion de charité le magistrat fera voir qu'il n'est sévère que par devoir et par nécessité, que partout ailleurs, il est compatissant et généreux... Un conseil municipal comme celui-ci se montrera tuteur des pauvres... Si les circonstances malheureuses nécessitent de nouveaux sacrifices pour occuper la classe indigente jusqu'au moment de la récolte, j'ai l'assurance de les obtenir des cœurs généreux qui n'ont jamais été fermés au malheur. Je ne puis garantir la tranquillité de chacun si vous ne venez à mon secours... Réfléchissez, Messieurs à ce que j'ai l'honneur de vous dire... Je ne vous demande que l'abandon de votre part dans l'emprunt fait lors du séjour des troupes étrangères, emprunt sur le remboursement auquel vous deviez peu compter. Beaucoup d'habitants de la ville attendent votre exemple pour l'imiter et joindre leur souscription à ceux qu'ils ont déjà faites...

M. de Beaumont adressa aux conseils municipaux des villes de Montoire et Mondoubleau une lettre conçue dans les mêmes termes.

« J'eus la satisfaction, conclut-il de recevoir cet abandon de presque tous les habitants aisés, ce qui montait à une somme considérable qui fut versée aux bureaux de bienfaisance et de charité pour soulager les pauvres hors d'état de travailler, et donner de l'occupation aux autres ».

En 1820, il y eut à Vendôme une inondation telle qu'on était obligé d'aller en bateau dans toutes les rues et que les faubourgs de Paris et des Quatre-huyes étaient inondés et beaucoup de maisons menaçaient ruine et les malheureux retirés dans ces quartiers n'avaient pas de pain. L'inondation ayant duré cinq

jours, je fus assez heureux pour aller à cheval leur porter des secours et j'en fus bien récompensé par la lettre que je reçus le lendemain d'un vieillard aveugle.

« Monsieur le sous-préfet, la généreuse prévoyance que vous avez eue à mon égard en vous exposant à un danger trop évident et en me faisant visiter sans cesse pour me soustraire aux horreurs de la faim et au sort qui me menaçait m'ont pénétré d'une reconnaissance qui ne finira qu'avec ma vie... Un vieux militaire aveugle et infirme par suite de fatigues qu'il a éprouvées pendant le grand nombre d'années qu'il a suivi la carrière militaire vous a inspiré de l'intérêt et de la commisération. M. le Comte, cette bonté, cette humanité particulière me touchent et m'honorent infiniment comme le grand nombre de ceux que vous avez daigné visiter sans cesse et secourir pendant le temps qu'a duré l'inondation épouvantable dont il n'y a pour ainsi dire point de victimes grâce à vos soins et à votre empressement. Puisse le ciel vous récompenser comme vous le méritez ! quant à moi, Monsieur le sous-préfet, je n'oublierai jamais le signalé service que vous avez bien voulu me rendre dans mon isolement. J'ai l'honneur d'être.... etc ».

Citons encore le discours de M. de Beaumont lors de l'inauguration de la Société d'Agriculture dont il avait préconisé la fondation et une brève allocution prononcée à l'occasion de la distribution des prix des demoiselles du Calvaire (1), où deux de ces filles étaient élevées, et nous pourrons nous faire une idée de l'activité bienfaisante qu'exerça le sous-préfet de Vendôme dans les domaines les plus divers. Aussi n'est-il pas étonnant que, répondant aux vœux unanimes de ses administrés, la municipalité de Vendôme, le conseil général et le conseil d'arrondissement aient demandé pour lui la croix de la Légion d'honneur. Il la reçut le 21 mai 1816.

M. de Beaumont ne se borna pas à être un excellent administrateur et un homme animé des plus hautes vertus sociales. Il prit en 1819 une initiative qu'il put mener à bien et dont les heureux effets se font encore sentir de nos jours.

(1) Il avait facilité la restauration de l'Eglise du Calvaire.

A la Révolution, le 15 janvier 1791 le château et ses dépendances avaient été vendus comme bien national à un sieur Fournier, pour 14.400 livres. L'acquéreur étant insolvable, une nouvelle vente eut lieu, le domaine étant cette fois divisé en six lots. Le sixième et dernier lot, qui comprenait le terrain appelé la Montagne et ses fossés avec la majeure partie des logis, tours, remparts et murailles du château fut adjugé le 11 juin 1792 au profit du citoyen François-Jean Pasquier, qui avait dessein de tout démolir (1).

C'est ce lot que M. de Beaumont eut l'idée généreuse d'acheter. L'acte fut passé entre lui et la veuve de Jean Pasquier par devant M^e Renou, notaire, le 16 mai 1819. La dépense était de 1.500 francs.

Le 21 juin suivant, le conseil municipal entendait lecture d'une lettre de M. de Beaumont, sous-préfet, déclarant qu'il a fait cette acquisition et qu'il « l'offre à la commune, et lui en fait dès ce moment l'abandon pur et simple ».

Suivant la lettre précitée, le plateau du château qui présente des points de vue magnifiques deviendrait une promenade publique et serait converti en jardin. M. de Beaumont témoigne du désir d'être chargé par le conseil municipal de l'exécution et de l'embellissement dudit jardin.

Avec l'agrément du sous-secrétaire d'Etat à l'Intérieur en date du 20 mai, le conseil municipal accepta avec reconnaissance le don généreux. L'acte de donation fut donc passé le 22 février 1820 chez le même M^e Renou notaire à Vendôme.

M. de Beaumont fit alors dresser des plans d'aménagement de la promenade, utilisant le relief du terrain pour tracer des allées, creuser un bassin, ménager des coins d'ombre, placer des stèles commémoratives, prévoir un théâtre de verdure... L'ensemble eût été romantique à souhait. Ces plans ne furent jamais exécutés (2). La « Montagne » s'est couverte de bois (3). Une très

(1) Bulletin de la Société Archéologique, 1885, p. 102.

(2) Ils se trouvent au petit musée du château.

(3) Des travaux d'assainissement furent exécutés en 1865 par le 2^e régiment de carabiniers.

belle échappée donne sur la ville un panorama magnifique. Nos concitoyens qui s'y promènent savent-ils qu'ils doivent ce plaisir à M. de Beaumont, quatrième sous-préfet de Vendôme ?

C'est encore M. de Beaumont qui, au cours de ses visites aux alentours du château découvrit un buste de marbre, vestige d'une statue funéraire arrachée à la collégiale Saint-Georges en 1793. Ce buste (où l'on retrouve la manière de l'école française du XV^e Siècle avant l'influence italienne) gisait sans honneur dans une écurie. M. de Beaumont l'en tira et en fit don à l'église de la Trinité. Son projet était de l'y réunir sur une dalle funéraire avec une statue de marbre de la même provenance qui s'y trouvait déjà. Les deux gisants, identifiés sans peine, étaient Jean de Bourbon et Catherine de Vendôme, ancêtres de la famille des Bourbon-Vendôme d'où sont issus Henri IV et ses descendants. Finalement ils furent donnés au musée en 1868 et ils y ont place dans la salle lapidaire.

En septembre 1824, M. de Beaumont était nommé préfet de l'Aude. Le conseil d'arrondissement était en séance. Il prit immédiatement la délibération suivante :

« Avant de terminer la seconde partie de sa session, le conseil désire consigner sur le registre des délibérations les regrets aussi vifs que sincères que lui fait naître l'éloignement de M. le Comte de Beaumont, appelé à la préfecture de l'Aude. M. de Beaumont avait conquis l'estime et l'affection de son arrondissement... »

Et après avoir rappelé les mérites du sous-préfet, la délibération se termine ainsi : « M. de Beaumont se rend au poste brillant où Sa Majesté l'a placé : il emporte les vœux du conseil, qui lui demande son amitié ».

De Brunier, président, de la Porte, secrétaire,

M. de Beaumont dépeint ensuite le serrement de cœur qu'il éprouvait à la pensée de quitter un arrondissement qu'il administrait depuis dix ans, son chagrin de s'éloigner de sa famille et sa crainte de n'être pas à la hauteur de ses nouvelles et si hautes fonctions. Il se rendit à Paris pour remercier le roi Louis XVIII et prê-

ter serment entre ses mains. Voici la scène, qui mérite d'être relatée.

« S. M. Louis XVIII auprès duquel je fus appelé pour cet objet, ne put recevoir mon serment, étant dangereusement malade. Cependant je n'oublierai jamais qu'accablé d'infirmités, la tête penchée sur les genoux, les fonctionnaires passant tous devant lui, lorsqu'on lui annonça les ambassadeurs étrangers, il releva la tête avec un air fier, sentant toute la dignité du trône sur lequel il était assis. Trois jours après (1), il expira et ce ne fut qu'après l'avènement de Charles X au trône qu'il me fut possible de prêter serment entre ses mains. Il fut agréable pour moi d'être le premier fonctionnaire de France qui fut appelé à cet honneur. Attendri en me mettant à ses genoux et en plaçant mes deux mains dans les siennes, il eut la bonté de me dire qu'il ne doutait pas de la sincérité de mon serment.

« Après avoir fait mes adieux à ma famille et à mes amis je me mis en route pour le département qui m'était confié. Je partis avec ma petite Louise (2) et M. de Puibusque, mon secrétaire particulier ».

Il laissait provisoirement ses autres enfants. Notre petit Théobald-Vendôme fut mis au collège jusqu'en 1827. (3).

Ainsi se termine pour ce qui concerne Vendôme, le manuscrit rédigé par M. de Beaumont.

Nous ne le suivrons donc pas dans sa carrière ultérieure qui fut brillante : préfet de l'Aude, préfet des Hautes-Alpes, Conseiller d'Etat, préfet des Deux-Sèvres.

Fidèle une fois de plus à son serment, il démissionna à l'avènement de la monarchie de Juillet. Cependant nous voyons qu'en date du 18 juin 1838, le gouvernement de Louis-Philippe lui octroya une pension qui s'élevait à 3.232 francs.

(1) Le 19 septembre 1824.

(2) Née à Vendôme, et alors âgée de six ans. Elle devint religieuse de Saint-Vincent de Paul (1818-1871).

(3) Avant et après lui neuf autres membres de la famille de Beaumont furent élèves du célèbre établissement vendômois.

C'est à Vendôme que le comte de Beaumont vint prendre sa retraite. Il habitait faubourg Saint-Bienheure, au n° 65 (actuellement n° 73) une maison nommée le Trocadéro en l'honneur de la victoire du duc d'Angoulême en Espagne en 1823, année de sa construction.

M. de Beaumont avait épousé le 5 septembre 1804 Catherine-Céleste Lemoine de la Godelière, fille de l'ancien lieutenant-criminel au bailliage (1). Le mariage avait été célébré en l'église de la Madeleine et le consentement mutuel des époux avait été reçu par Jean-Baptiste François Liger de la Tour ancien chanoine de la Collégiale Saint-Georges et cousin de l'épouse. (2). De cette union naquirent huit enfants, quatre filles et quatre fils qui choisirent tous la carrière des armes : l'un d'eux, Ferdinand, fut blessé au siège de Constantine le 12 octobre 1837. Il était le père de l'amiral de Beaumont. Un autre, Louis, fut tué à Magenta le 4 juin 1859. Félix et Théobald-Vendôme, officiers aussi, moururent jeunes.

C'est donc en notre ville, au milieu des habitants qui l'entouraient d'estime et d'affection que le comte Armand de Beaumont termina sa vie. Il repose dans le cimetière de Vendôme. Sa tombe porte cette épitaphe :

ICI REPOSE

LE COMTE ARMAND DE LA BONNINIÈRE DE BEAUMONT

CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR

ET DE SAINT-JEAN DE JERUSALEM

NE A BEAUMONT-LA-RONCE LE 4 MARS 1782

DECÈDE A VENDÔME LE 9 DÉCEMBRE 1859

DE PROFUNDIS

(1) Sa famille habitait l'hôtel de Courtenvaux (à l'emplacement de l'Hôtel de Ville actuel) acquis en 1780 de la Marquise de Rochambeau, née Bégon.

(2) Registre paroissial, année 1804, folios 56-57-58.

A côté de la sienne cinq autres pierres tombales portent les noms de son épouse, de ses proches et de trois de ses enfants : Louis, Isabelle et ce jeune « Vendôme », né dans notre ville, que notre ville avait chéri dès sa naissance et à qui elle avait donné son nom.

Cet homme de noble caractère, dont l'action et l'influence furent si bénéfiques à une époque encore troublée, cet administrateur de haut mérite à qui Vendôme doit la promenade de la Montagne, dont elle est fière à juste titre, son nom n'a été donné à aucune de nos rues et aucune plaque ne témoigne de notre gratitude à son égard. Espérons que se présenteront des circonstances favorables qui permettront enfin de lui rendre justice.

Mais puisqu'il se trouve qu'aujourd'hui même, 9 décembre 1959, nous sommes au centième anniversaire de sa mort (coïncidence que nous n'avons certes pas cherchée) vous accepterez, j'en suis sûr, Mesdames et Messieurs, que les quelques notes que nous venons de lui consacrer prennent le sens et la valeur d'un hommage à sa mémoire.

La “ VIA TURNIACENSIS ”

par M. André MOTHERON

Dans son livre « Notre-Dame de Villethiou » (1863) l'abbé Landau signalait qu'une voie antique gallo-romaine *traversait* Villethiou ; cette voie, dit-il était défendue au Breuil (commune de Saint-Gourgon) par le fort des Brosses. Au prieuré de Gombergean, la route actuelle de Blois est bâtie dessus. L'abbé Voisin, dit-il, l'a suivie de Saint-Lubin à Blois, Bourges et au-delà.

Partant de ces données, j'ai effectué des recherches dont voici le résultat.

Cette voie antique que j'ai retrouvée à l'ouest de Prunay d'une part, aux Hayes d'autre part, est certainement le prolongement de la « Via Turniacensis », qui partant du Mans, venait à Ternay (villa Turniacensis), par le gué de l'Aulne (Sarthe), Pont-de-Braye, Artins. De Ternay, elle contournait sur le coteau, le bourg actuel des Hayes, passait près du village de la Touche, où, avec un propriétaire du lieu, M. Foussereau, nous avons retrouvé l'empierrement sous le labour, formé de grosses pierres des champs. M. Foussereau m'a déclaré que cet ancien chemin était connu des laboureurs du lieu et cité comme un chemin romain. On le suit d'ailleurs, en cet endroit, plusieurs centaines de mètres, par les pierres éparses sur les labours. De la Touche, il suit en ligne droite vers la ferme l'Airerie, vers le Sud.

Je l'ai retrouvé à l'ouest de Prunay, près de la Fouasserie, puis il passe non loin de la Morerie, où, avec le propriétaire, M. Bignon, nous avons retrouvé l'empierrement intact, sauf la partie superficielle, enlevée depuis longtemps, empierrement de 2 mètres à 2 m. 50 de largeur, formé comme aux Hayes de grosses pierres sous la couche de terre labourable. La voie passe entre les fermes du Petit Rouillis et la Morerie.

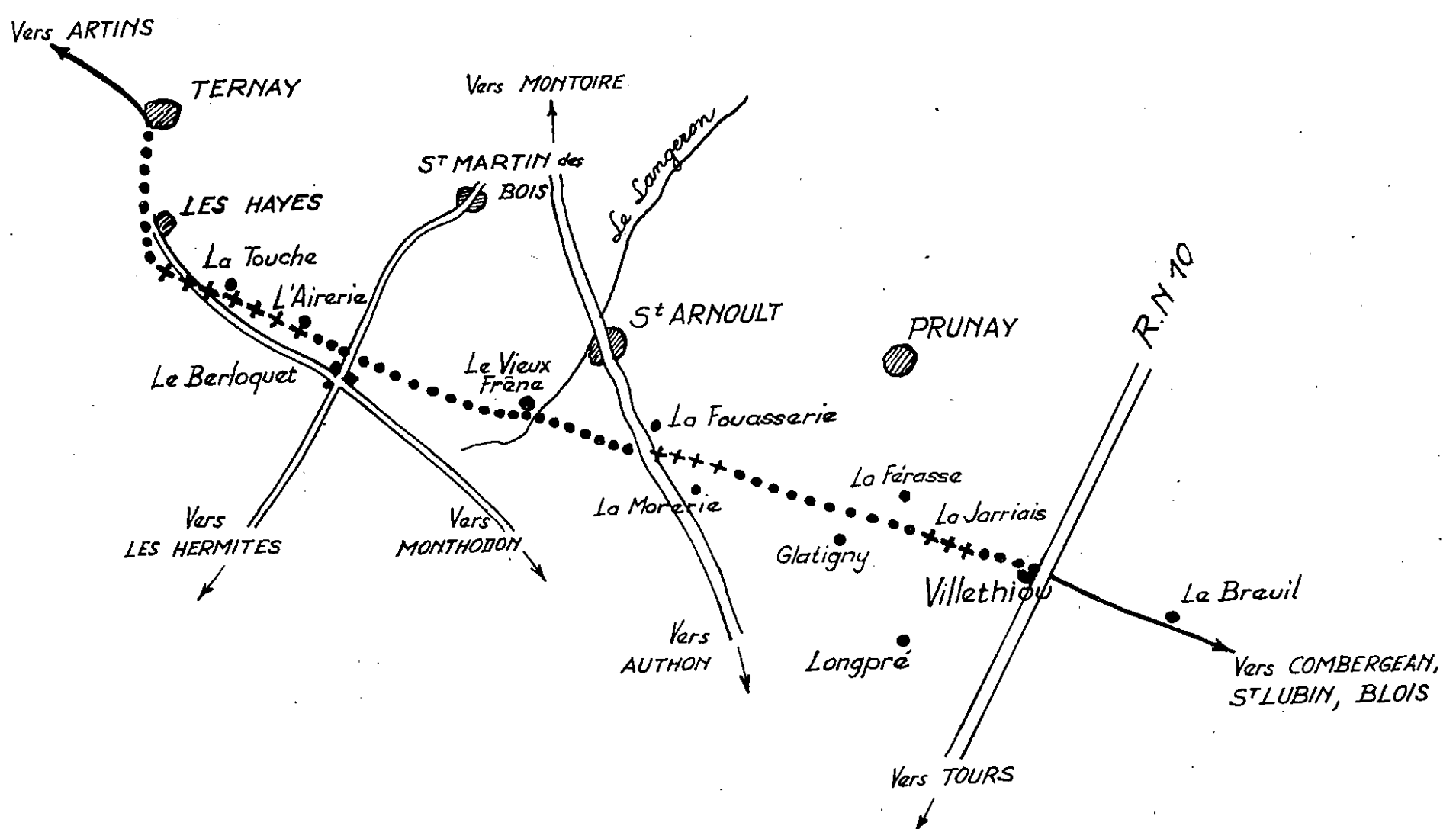
Quelle n'a pas été ma surprise lorsque interrogeant Madame Richer, propriétaire au Petit-Rouillis, plus que septuagénaire, lui demandant si elle n'avait pas connaissance d'un ancien chemin passant à travers champs, elle m'a déclaré : « J'ai entendu dire autrefois que c'était le chemin du Mans ».

De là, la voie passe non loin de la Pilterie, puis toujours commune de Prunay, au lieu dit « la Vallée des Saules », près de la Férasse, où, comme semble l'indiquer le nom, a dû exister une forge à bras, ou un atelier d'extraction de fer. Madame Crosnier, propriétaire à la Courtaîne m'a déclaré avoir connaissance depuis très longtemps, le tenant de ses parents, qu'une voie romaine « passait là ».

La voie gagnait Villethiou tout proche (côté nord) et comme l'indique l'abbé Landau, le Breuil, Gombergéan, Saint-Lubin, Blois.

— De Ternay à Villethiou, il est à remarquer que la voie traversait la grande forêt de Gastines, ce qui rend les recherches plus difficiles, car lors des défrichements, des tronçons entiers ont été arrachés et ont disparu, ce qui explique sans doute que cette section Ternay-Villethiou ne figure pas jusqu'ici sur les cartes des voies antiques.

A remarquer également que la voie en question ne traverse aucune des agglomérations : les Hayes, St-Martin, Saint-Arnoult, Prunay, qui sont des bourgs médiévaux, ce qui confirme l'ancienneté de la voie. De plus, la voie passe continuellement à travers champs et labours. Ne servant plus de chemin nulle part, elle ne semble pas de création médiévale, mais antérieure à cette époque.



VIA TURNIACENSIS

- passage présumé de la
voie antique
- ++++ vestiges de la voie antique

— Enfin, la première exploitation agricole de la forêt de Gastine ayant été fondée par saint Aldric, évêque du Mans, en 828, il est très vraisemblable que c'est par cette « Via Turniacensis » prolongée que les colons pénétrèrent au cœur de l'immense forêt jusqu'au lieudit « le Vieux Frène » (Commune de Saint-Arnoult), et, arrivés au bord du ruisseau « le Langeron », ils y fondèrent cette première colonie.

Le « Vieux Frène » est en effet situé exactement dans l'axe de cette voie, et si c'est là que fut effectué le premier défrichement, ce n'est certainement pas le fait du hasard.

Je n'ai d'ailleurs pas eu le temps d'effectuer des recherches de ce côté mais, je le répète, il est probable que lors de l'arrachage des bois, au Moyen-âge et après, bien des tronçons ont disparu.

Si quelque chercheur voulait vérifier et joindre ses efforts aux miens, ce serait avec plaisir que je les accepterais.

De Saint Domingue... *...au Vendômois*

Marie-Joseph-François de BORTHON de l'ETANG
dernier seigneur du Fief-Corbin

J. ARNOULD

Reprenons, Mesdames et Messieurs (1), l'itinéraire de notre promenade du 31 mai dernier. Sept kilomètres au-delà d'Epuisay quittons la belle route nationale rectiligne que nous y avons rencontrée, au moment où par des courbes savamment tracées, elle rompt avec son antique devancière, la voie gallo-romaine d'Orléans au Mans. A main droite, un charmant chemin nous invite : « Sargé, deux kilomètres » — et sous une voûte de verdure comme il en existe tant ici nous nous insinuons par un vallonnement agréablement dessiné vers le Val de Braye. Un merle effronté se détourne à peine quand nous passons. Plus craintif, mais aussi pour nous guetter plus à son aise, un écureuil fuit, le panache en déroute, vers un tronc protecteur.

Mais voici que brusquement s'impose dans l'entrebaillement d'un rideau de grands arbres la masse longue d'un bâtiment aux lignes sobres, d'une blancheur uniforme sous la sévère coiffe d'ardoise.

Tout est silence et solitude ; un soupçon de mystère flotte dans l'air lui-même immobile. Serait-ce le château de la Belle au Bois ? Plutôt, ce chat à l'œil

(1) Communication faite à l'assemblée générale du 9 décembre 1959.

vigilant, qui se terre au long de la haie voisine et nous surveille, serait-il le régisseur botté d'un certain marquis de légende ?

Quelques pas et tout va disparaître. Nous ne sommes pas pressés et ne bougeons mie.

Si ce Chat botté n'est qu'un vulgaire matou en campagne, si dans son repli prudent il entraîne, et le gracieux Perrault et ses Contes en déroute, il nous reste un bien joli tableau pour la joie de nos yeux.

Un clocheton ajoute sa cîme à d'autres cîmes ; le soleil de midi réchauffe une façade harmonieuse dans sa simplicité, encadrée de deux modestes tourelles légèrement dissemblables. Coquetterie, certes. Mais aussi affirmation que l'on n'est pas demeure bourgeoise mais manoir d'antique renommée. En arrière-plan une vigoureuse futaie escalade la pente. Elle se pare selon son goût de tous les verts tendres du printemps et surtout des mille et un roux de l'automne. D'une demeure sans grande prétention. la nature à chaque saison, fait un nouveau bijou. Tel est Fief-Corbin.

Malgré son nom au son guerrier, il n'a pas la superbe de Montmarin qui l'épie du haut de sa terrasse ; il n'a pas non plus connu des hôtes illustres tel son autre voisin, les Radrets.

Si, vraiment de fiers chevaliers l'ont habité, il y a longtemps que leurs ombres ne hantent plus ce site agreste. Et si les Radrets évoquent pour nous les personnages un peu sévères des estampes d'Abraham Bosse, si Montmarin a vu, dans ses grandes heures passer ceux des dessins de Moreau le Jeune parés des grâces du XVIII^{ème} siècle, Fief-Corbin nous remet surtout en mémoire, se promenant par sa prairie ou ses jardins, devisant sur sa terrasse, les contemporains du Roi Citoyen, issus tout droit des images de Gavarni.

L'abbé Blanchard, de Souday, a seul consacré, à la fin du siècle dernier, aux habitants de cette demeure un des cahiers de « Perche et Percherons ». Malheureusement, à notre goût, il se borne à un sec défilé figé des familles ayant successivement possédé ces lieux.

Car, cité dès 1400, Fief-Corbin est passé en bien des mains. Nous sommes déjà à l'aube du 17^{ème} siècle lorsque Elisée de Vallée rend hommage à son suzerain « haut et puissant seigneur, Messire Louis Levasseur, seigneur de Cogners ». Vers 1700, les de Coutances s'installent au Fief. Cette famille a eu son heure de renom et d'extension territoriale autour de Sargé aux 16^{ème} et 17^{ème} siècles. Baillou, la Fredonnière, Valennes, la Quantinière, Fief-Corbin sont les signes temporels de sa fortune avant que ses descendants ne se fondent dans la lignée des Courtarvel.

Mais écoutons l'abbé Blanchard : « Pierre-Hubert de Bouillé et Louise-Françoise de Coutances vendirent le Fief-Corbin en 1772, à un sieur Savatier, de Bessé d'où il passa à François de Borthon, chevalier, seigneur de l'Etang et du Fief-Corbin, ancien capitaine de cavalerie ».

C'est à peu près tout. Encore quelques traits de plume et la cascade des propriétaires du XIX^{ème} siècle nous laissera peut-être un peu abasourdis mais bien indifférents.

C'est pourtant ici que vient s'éteindre Claude de Borthon, le pointilleux procureur du Cap Français, le malchanceux colon de Saint-Domingue. C'est dans ce bois, c'est dans cette longue allée à triple rang de beaux arbres qu'a d'abord trotté le gamin qu'on enfermera au collège de Vendôme avant que l'Empereur et la guerre ne le prennent tout entier. Vous l'avez reconnu, comme vous aurez reconnu l'aïeul. Nous retrouvons Pierre de Borthon, notre chevalier sans peur et sans reproche des campagnes de Prusse et de Pologne, le capitaine tellement humain d'Espagne et de Portugal, le patriote enfin de la campagne d'Allemagne de 1813.

C'est ici, au Fief-Corbin, que vécut son père, notre compagnon de ce soir, à l'aube de 1789, aux durs jours de la Révolution.

MARIE-JOSEPH-FRANÇOIS DE BORTHON

Marie-Joseph-François de Borthon de l'Etang est né en 1741 dans l'île alors franco-espagnole de Saint-Domingue. Son père, Claude-François y était substitut du

procureur général au Conseil Supérieur du Cap Français.

François avait huit ans lorsque sa mère vient en France avec ses trois enfants pensant entre autres choses leur faire donner à Paris une éducation digne de leur rang. Certains, mieux informés vous diront que la meilleure entente ne régnait pas dans le ménage. Ajoutez qu'une jeune créole peut bien rêver plus qu'il n'est nécessaire au beau Paris de Louis le Bien Aimé ! L'histoire a connu d'autres fameux exemples.

Monsieur Borthon, — vous vous en souvenez — a renoncé à sa charge bien imprudemment et s'est fait planteur sur les terres de son épouse. Vingt ans passent, ou peu s'en faut, et, de plus en plus endetté, il vend son domaine du Limbé — c'est le patrimoine des Moulineau, sa belle-famille — en 1760, sans consulter madame Borthon demeurée seule à Paris avec sa fille.

Craignant d'être dépouillée, cette dame n'accepte de ratifier la vente conclue que moyennant une séparation de biens préalable. Quatre ans seront nécessaires pour mener à leur terme ces deux affaires. C'est dans ces circonstances que Marie-Joseph-François joue son premier rôle. Il est alors revenu à la colonie près de son père ; dans l'espoir d'amener sa femme à ratifier purement et simplement la vente passée, monsieur Borthon lui dépêche, en ambassadeur extraordinaire, son fils aîné chargé de la convaincre.

LE PASSAGE POUR FRANCE

Traverser l'Atlantique n'est pas voyage d'agrément au XVIII^e siècle. Même les guerres maritimes franco-anglaises ne sont que faible circonstance aggravante. Le passage « pour France » du jeune Borthon nous vaut cette savoureuse relation.

A Bordeaux, 17 avril 1762

« Monsieur et Cher Père,

« Je suis, comme vous savez, parti du Cap, le mardy gras. Nous étions cinq navires de compagnie. Le marquis de Marigny qui est celui où j'étais se battit furieu-

sement contre une frégate de trente pièces de canon. La frégate endommagea tous nos mâts, coupa les haubans de notre mât de misaine et nous eûmes sept coups à l'eau.

« Il est moralement certain qu'elle devait nous prendre mais ce qui est étonnant, c'est que nous pensâmes la prendre. Après qu'elle nous eut si bien canonné, elle crut nous avoir tué plus de monde qu'elle ne nous en avait tué, car, en effet, elle ne nous tua que quelques hommes. Elle nous aborda. Nos gens qui s'étaient presque tous refusés pendant le feu de l'Anglais firent très bien à l'abordage puisque l'Anglais fut obligé de se retirer et nous l'aurions enlevé si nous avions pu gouverner notre navire. Il y a une balle de spingol qui perça mon chapeau, et mon matelas, dont on s'était servi pour les bastingages, fut tout percé par le canon de l'ennemi. J'ai eu aussi tout un côté de la joue grillé. Sept jours après nous prîmes un petit bâtiment que nous rançonnâmes et quelques jours après nous en arrêtâmes un autre qui avait été rançonné. Nous apprîmes de ce bâtiment la prise de la Martinique qui s'était rendue le premier du même mois. Enfin la supériorité de notre marche nous sauva de quantité de vaisseaux que nous rencontrâmes. Mais nous entrâmes en rivière tout délabré puisque nos mâts étaient soutenus par des points d'appui et que notre navire avait un crabe par devant pour l'empêcher de s'ouvrir. Nous eûmes un temps terrible sur mer ; l'Equinoxe de mars s'y fit sentir au-delà de tout ce qu'on peut s'imaginer. Le gros temps nous fit perdre notre gouvernail. Je suis enfin arrivé après quarante-deux jours de la plus pénible traversée qui se soit jamais vue au dire de tous les marins.... »

Inutile de vous dire qu'après tant d'émotions on est heureux de retrouver la terre ferme et, lorsqu'un peu plus tard, il sera un moment question de retourner à St-Domingue, on se récriera en évoquant les risques d'une nouvelle traversée. Mais poursuivons notre lecture :

« Je me suis mis en arrivant en pension... C'est chez une très aimable dame qui a de grande, belle et aimable demoiselle... » A vingt et un ans, c'est sans conteste la plus attirante enseigne.

« Le lendemain de mon arrivée, j'ai été voir le Directeur de la Messagerie qui m'a dit qu'il me donnerait un cheval pour aller à Paris à raison de cent six livres et qu'il me ferait nourrir sur la route. J'en ai écrit à monsieur Duchemin — c'est le chargé d'affaires de son père à Nantes — J'en attends la réponse. »

Celle-ci tarde si peu qu'il enchaîne :

« Je viens de recevoir dans le moment la réponse de monsieur Duchemin qui me marque que vous lui avez écrit de me faire passer à Paris en m'adressant à son correspondant qui me fera habiller simplement et ne me donnera que le plus nécessaire pour être présenté à ma mère et de ne plus se charger de moi jusqu'à ce que je reçoive de vos nouvelles et plus bas il me conseille de cultiver l'amitié de ma mère afin qu'elle me garde chez elle. Mais il m'avertit en ami, dit-il, qu'il craint qu'elle ne soit pas en état de me donner le nécessaire à moins que vous ne luy ayez fait quelques remises. Si cela est que deviendrai-je ? Quoi, mon père m'aurait-il envoyé en France pour y être plus misérable que dans mon pays. Je serais plus de cinq à six mois avant de recevoir de vos nouvelles en supposant même que vos lettres passassent et que ferais-je en attendant si ma mère ne peut se charger de moi ?

Monsieur Duchemin confirme les pressentiments que j'ai eu en quittant le Limbé. Je n'osais vous les communiquer de crainte que vous ne les eussiez attribués tout autrement et n'eussiez dit que j'étais content que ma mère ne voulut pas ratifier. C'est pourquoi je ne voulais pas partir. Bien des gens de notre quartier et de vos amis m'avaient conseillé de ne pas partir si légèrement. Quoi, me dirent-ils, vous partez sans savoir ce que vous deviendrez en France. Et si madame votre mère ne veut pas vous recevoir chez elle soit par humeur ou par nécessité. Que deviendrez-vous sans argent et sans aucun talent pour en avoir. Je croyais devoir me fier aux lettres que vous m'aviez donné pour Monsieur Duchemin et point du tout. Il me marque que vous lui défendez de se charger de moi. Ils avaient bien raison de dire que je serais très embarrassé si ma mère ne me recevait chez elle. Enfin que la volonté de Dieu soit faite.... »

Monsieur Borthon père n'est pas si dur pour son fils qu'il le veut paraître mais il a son plan et il lui faut éperonner ce garçon peu enthousiaste du rôle qu'on lui veut faire jouer. Ce n'est qu'à son correspondant Duchemin qu'il confie ses desseins.

Au Cap, 12 juillet 1762

« J'ai reçu hier une lettre de mon fils qui m'informe de votre réponse à celle qu'il vous a écrite de Bordeaux. Il en paraît inquiet, mais je ne suis pas fâché que vous lui ayez marqué mes intentions. La peur lui fera sans doute redoubler de soins et d'attentions pour captiver sa mère qui a toujours eu quelque faiblesse pour lui, l'arracher aux mauvais conseils qui la séduisent ou la rappeler à elle-même et la porter à ratifier sans plus de délai.... »

« S'il arrivait, ce que je ne puis croire, que ma femme refusât son fils, ne tirés point, je vous prie, à rigueur de ce que je vous ai marqué par la lettre qu'il vous a adressé ; aiés la bonté de ne point l'abandonner et de lui fournir la vie et l'habit... S'il y avait moyen de lui donner un bon maître de géométrie, rendés-moi le service de le faire ; enfin, mon cher monsieur, tenés lieu de Père à cet enfant s'il en est besoin et faites à ce sujet tout ce que vous jugerés à propos.... »

Avec son fils, monsieur Borthon est plus ferme.

Le Cap, 10 juillet 1762

« Hier, j'ai reçu, mon fils, votre grande lettre du 17 avril dernier... Je suis charmé que vous soyez bien arrivé et que vous ayez vu le feu puisque vous n'avez pas été blessé.

Il paraît que la réponse de monsieur Duchemin vous a surpris. Si vous aviez réfléchi comme nous étions sur l'habitation avant la vente et la perspective que vous aviez alors, et ce que j'ai fait pour vous après la vente, vous auriez reconnu mes dispositions pour vous et que l'éloignement de votre mère à ratifier me forçait à vous envoyer auprès d'elle tant pour lui faire vos représentations convenables que pour éviter la perte de votre

temps... Je n'ai point de chès moi, je suis chès un ami ; je ne puis forcer monsieur Bonnaud — c'est l'acheteur — à remplir ses engagements, manquant aux miens ; vous avés vu que j'ai été obligé d'emprunter pour vous faire partir... Que pouvais-je donc faire de plus ? Si votre mère écoute ses intérêts et les vôtres, elle ratifiera : ratifiant, votre sort sera décidé ; ne ratifiant pas, j'ai les mains liées ; ici comme en France, je ne puis rien pour vous ; je vous parle, mon fils, comme à un ami ; si la chose ne dépendait que de moi, vous n'auriés pas lieu d'être inquiet ; tâchés de captiver votre mère... engagés votre sœur à se joindre à vous... J'engage votre mère à vous donner un maître de géométrie et à vous faire entrer à la faveur de ses amis dans le génie et plutôt dans l'artillerie ; sitôt sa ratification vous aurés une pension plus que suffisante pour vous y soutenir bien ; ce sera à vous à vous avancer par vos talents et votre application à vos devoirs ; faites-y plus d'attention que par le passé ; monsieur... (ici, un nom peu lisible ce qui empêchera un brave pédagogue de passer à la postérité) n'était pas content de vous ; il s'est plaint que vous étiez trop dissipé et que vous ne vous appliquiés point ; considérez votre âge et que vous n'avés pas un instant à perdre. Il n'est pas question de faire le jeune homme et le petit maître et de dépenser de l'argent et ne pas savoir en gagner. Il faut acquérir des talens pour vous avancer et vous faire estimer ; en suivant cet voie, je serai, mon fils, votre meilleur ami ».

Madame Borthon est intraitable ; son fils ne peut la convaincre. De Saint-Maur, près de Paris où il réside avec elle, il envoie un long rapport à son père sur ses efforts. En voici la conclusion : « J'ai vainement représenté à ma mère... qu'en la priant de ratifier ce n'est pas comme elle le croit la prier de se ruiner puisqu'en se ruinant elle ne peut s'empêcher de ruiner ses enfants et par conséquent il n'est pas de mon intérêt de la prier de me ruiner... ».

Cette belle logique est sans effet et n'a même pas fait sourire madame Borthon. Il est vrai que, comme l'écrit son fils, sa situation est inconfortable : « Elle est fort mal à son aise et a été obligée de retirer ma sœur du

couvent ne pouvant y payer sa pension et hors d'état par sa situation de contribuer à mon éducation, en me donnant les maîtres que vous lui avés marqué et même de me soutenir en France ; ainsi mon cher père, il ne me reste plus qu'à vous prier de faire quelques efforts pour me soutenir en France et m'y donner les maîtres convenables pour me mettre en état de faire quelque chose par moi-même car selon toute apparence ce sera le plus clair et le seul bien que vous pourrés me laisser... »

En ce 5 août 1762, notre jeune ami prophétise !

COMMENT ON DEVIENT AVOCAT AU XVIII^e SIECLE

Passons sur deux années et laissons cette querelle de sourds qui s'éternise entre le parents et que nous avons évoquée dans la précédente étude pour ne nous intéresser qu'à l'évolution de la situation de leur fils aîné.

« J'ai seulement obtenu d'elle — il s'agit de sa mère et il écrit en février 1764 — un maître de mathématique pour pouvoir entrer dans le génie. Mais ses facultés ne lui permettent pas de m'y soutenir. Elle m'a mis depuis six mois chez un procureur quoique ce soit un peu tard et manquant des qualités nécessaires c'est-à-dire de latin. Je crois que si je peux vaincre le dégoût que j'ai pour cet état, je pourrais me mettre en état de faire quelque chose à Saint Domingue. »

Monsieur Borthon se félicite de cette décision qu'il n'espérait plus : « Je suis charmé que vous aies eu assés de raison pour vous déterminer à entrer chés un procureur . Vous devés vous souvenir que je l'ai souhaité pour vous bien des fois et si je n'y ai pas insisté ce n'a été que par l'éloignement que vous m'en avés témoigné.

Le latin aplanit bien des difficultés dans l'étude des loix, mais il n'y est pas absolument nécessaire et sans lui on peut devenir bon praticien ; il ne vous en coûtera qu'un peu plus de travail. Je ne puis donc qu'applaudir au parti que vous avés pris, et à l'envie que vous avés de travailler ; il n'est pas douteux que la préférence que vous donné à cet état sur le militaire... ne

vous convienne même davantage. Pour vous conduire heureusement dans cette carrière je vais vous tracer la conduite que vous devés tenir. Mon acquit et mon expérience doivent vous engager à préférer mon avis à tout autre. Il faut rester chez le procureur au moins trois ans : ces trois années supposées bien employées, je vous conseille sitôt votre majorité de faire votre droit par bénéfice d'âge et de vous faire recevoir avocat. Vous m'opposerez sans doute que vous n'avez point de latin, mais je puis vous assurer qu'il ne vous est point absolument nécessaire. J'ai eu deux amis dont un a 40 ans et l'autre a plus de 50. Ils ont, sans avoir jamais étudié, fait leur droit et été reçus avocats pour posséder des charges pour lesquelles il fallait ordinairement être gradués. Vous devés donc tenter à Paris auprès de quelque agrégé ou professeur en droit pour y réussir. Si vous n'y pouviés réussir il faut aller à Orléans ou à Reims. C'est à Orléans que mes amis ont été et c'est l'affaire de six semaines. Je conviens qu'il en coûte quelque chose de plus dans pareil cas mais ce n'est pas un objet et vingt ou trente pistoles de plus en feront l'affaire ; ainsi pour sept ou huit cents livres au plus vous en serés quitte et vous en serés bien dédommagé à l'avenir.

Votre droit fait et reçu avocat, il faut que votre mère vous obtienne pas ses amis et son crédit une place de judicature dans ce pays. Les meilleures sont dans l'ordre : Le Cap, le Port au Prince, Saint-Louis, Saint-Marc, le Fort-Dauphin ; toutes les autres sont fort inférieures à celles cy-dessus. Surtout ne risqués point à venir sur des espérances et même des promesses de vous placer lorsque vous serés rendu icy, ne venés qu'avec commission de la Cour. Je vous parle en connaissance de cause. »

LA FORTUNE DE SAINT DOMINGUE

Neuf années s'écoulent. Lettres et documents conservés au château des Radrets à Sarge (et pour lesquels nous tenons à renouveler toute notre gratitude à Madame et Monsieur du Vigneau) oublient notre jeune étudiant en droit. Et c'est un peu surpris que nous le retrouvons

en 1773 gendarme de la garde du Roi, demeurant avec sa mère, rue de Limoges, au Marais, à Paris et trois ou quatre ans plus tard, rue Beautreilly, quartier Saint-Paul.

Leurs intérêts sont liés. Marie-Joseph-François est l'unique héritier de la famille Borthon ; son frère a péri dans un naufrage devant Audierne, sur les côtes de Bretagne en 1763 alors qu'il gagnait la France à son tour ; sa sœur à peine mariée est décédée en 1768.

A la suite de divers arrangements familiaux, le gendarme du Roi s'est vu attribuer une part des capitaux à recevoir sur la vente de 1760 et en attendant il en espère chaque année les intérêts : « Je suis propriétaire de 140.000 livres de principal dans les 200.000 de principal à nous dûes... et propriétaire de l'intérêt de 50.000 livres à commencer à courir du 12 mai 1768 »....

Il « espère », car les gérants successifs des biens de la succession Bonnaud — l'acquéreur du Limbé est décédé — sont aussi malhonnêtes envers lui et sa mère qu'envers le vieux monsieur Borthon que nous avons entendu de Sens clamer à tous les vents son désespoir et son mécontentement.

En 1777 cependant, après d'autres tentatives un arrangement général semble en vue : « Messieurs Bonnaud — les héritiers — nous donneront 150.000 livres argent de France pour le capital et les intérêts qui nous étaient dûs le 1^{er} Novembre 1773 et nous tiendront compte des intérêts échus depuis le 1^{er} novembre 1773 jusqu'au jour qu'ils termineront avec nous ; ils tiendront compte également à mon père de ce qui lui sera dû de sa pension alimentaire... Ces propositions nous ont paru assez raisonnables... Nous ne sacrifions que 80.000 livres argent de Saint-Domingue sur tout ce qui nous est dû ; ce sacrifice nous épargnera les longueurs d'une procédure qui ne nous promet qu'une jouissance très éloignée... ».

Cette confidence faite à la Maison Pathion, négociant au Cap, le 26 novembre 1777 nous permet de remarquer que les frères Pathion du Cap et de Mar-

seille, chargés des affaires coloniales de Madame Borthon et de son fils se voient offrir 15 % de remise sur toute somme arrachée à la succession Bonnaud. Et tout cela ne donne rien.

LE MARIAGE DE MARIE-JOSEPH-FRANÇOIS

A trente-neuf ans, François de Borthon songe au mariage. Il en écrit à son chargé de procuration du moment, le 12 août 1780 : « Je vous prie de persécuter messieurs Belot et Blanchardon pour leur arracher le plus que vous pourriés afin d'accélérer mon mariage... Je vous prie encore de me faire en lettres de change les avances que vous pourriés étant sur les lieux et à portée de vous en remplir sur les premiers que vous toucherez pour nous ; j'en ai un besoin urgent pour remonter mes équipages ; si la somme était un peu forte je vous aurai l'obligation de mon mariage différé faute des secours de Saint-Domingue... ».

Nouvelle cavalerie de Saint-Georges, ces secours de Saint-Domingue ! Que de fois les a-t-on invoqués quatre-vingts ans durant dans la famille de Borthon !

Une note jointe à cette lettre ajoute : « Comme mon service m'éloigne de tems en tems de Paris, je vous prie d'adresser vos lettres pour moi et pour ma mère à Monsieur Brunot de Beyre, conseiller du Roi, agent de change — c'est le futur beau-père — vis-à-vis la Cour des Fontaines du Palais-Royal à Paris, seul chargé de mes affaires et de celles de ma mère. Je suis obligé de vous prévenir que l'esprit de ma mère baisse beaucoup et que plusieurs personnes ont cherché en mon absence à surprendre sa confiance ; l'un' lui a emporté il y a quelque tems 26.000 livres et un autre cette année 40.000 livres qu'elle leur avait prêté sans aucune sûreté... ».

Pertes d'argent certaines, mais indication que la situation financière de madame Borthon s'est améliorée depuis les premières années passées à Paris. Monsieur Borthon, son mari qui se rapproche un tems de son fils et de sa bru confirme le fait en écrivant, acrimo-

nieux : « depuis 1750 elle a mis le pié dans le chemin de la fortune... ».

Monsieur Borthon père se rapproche ; madame Borthon mère s'éloigne de ses enfants. Le capitaine de cavalerie, leur fils, louvoie. C'est qu'il a désormais, en 1784, « son ménage, sa femme, deux enfants à soutenir et a se soutenir au service du Roi ». Il a besoin de sa mère.

Le 1^{er} juin 1788, de Thorigny-sur-Marne, écrivant à sa femme, après lui avoir rappelé les efforts tentés en vue d'un arrangement amiable avec les frères Bonnaud et espéré une conclusion rapide il ajoute « ayant recouvré l'amitié de ma mère., pour tout ce qui concerne la terre de Vendôme, il est important pour nous que ma mère fasse cette acquisition qui sera toujours de défaite. Le prieur nous marquait qu'il y avait plusieurs particuliers qui allaient sur nos brisées. Il n'y a que deux chambres au premier mais d'une seule on en peut faire quatre puisqu'elle a vingt-cinq pieds de long sur vingt de large... ».

ACQUISITION DU FIEF-CORBIN

C'est la fille de Elie Savatier, le négociant de Bessé, — Angélique, veuve de maître René Beaussier procureur du roi à Vendôme — qui l'ayant eu en 1786 par héritage vendit le Fief-Corbin le 26 juillet 1788. Monsieur de Borthon et son épouse Antoinette Brunot de Beyre sont les acquéreurs du domaine qui outre le château — simple gentilhommière — comprend les métairie de la Clergerie, des Bois, de la Saulnerie, les bordages de la Chênetière et de la Vallée des Genêts. Le tout est cédé pour 29.000 livres.

La dame venderesse stipulait qu'elle se réservait « le droit d'aller passer un mois chaque année au Fief-Corbin dans la demeure desdits sieur et dame Borthon, dans quelque temps de l'année que bon lui semblera, lorsque lesdits sieur et dame, acquéreurs y seront, afin d'y partager avec eux, leur table et leurs soins, ce qui a été accepté par les acquéreurs en faveur de ladite dame venderesse seulement, laquelle

pension est estimée dix livres par an ». On aimerait savoir ce qu'il advint de cette clause un tantinet insolite et l'accueil que trouva cette dame lorsqu'elle vint prendre ses quartiers.

Retiré du service par la suppression de la maison du Roi en 1788, notre gendarme du Roi put se consacrer tout entier à son domaine. C'est monsieur de Borthon qui fit dès 1788 construire le corps principal du château tel qu'il nous apparaît encore aujourd'hui au moins extérieurement. Il n'est pas douteux que le capitaine se jeta imprudemment dans de grandes dépenses. Il faut dire à sa décharge qu'il comptait sur ses revenus coloniaux, fort de l'assurance que lui avait donné Bonnaud de Maraloy — un des héritiers Bonnaud — de 15.000 livres par an jusqu'à règlement définitif.

Mais de Maraloy meurt. Le gérant du Limbé se dérobe. Point ne serait besoin des troubles de Saint-Domingue pour mettre notre propriétaire dans une position désagréable.

Les jugements interviennent. Voici un arrêt du tribunal du district de Mondoubleau du 22 octobre 1792 condamnant le citoyen Borthon à payer à Jacques Montaru, marchand de bois à Lunay, 351 L. 13 s. 9 d. pour bois de charpente.

Ce n'est qu'un exemple. Un brouillon d'exposé daté du 4 janvier 1793 va nous découvrir plus largement la situation. Adressé à un certain monsieur de Gesne, il débute ainsi : « L'incendie de l'habitation Bonnaud à Saint-Domingue, vendue par Monsieur Borthon père et sur laquelle monsieur et madame Borthon ont une créance privilégiée de 400.000 livres en capital et intérêts ; la mort de l'abbé Bonnaud aux Carmes de Paris dont ils ont deux billets échus et non payés ; son traitement et pension dues et qui est à toucher ; toutes ces situations fondées, et dont ces cruels événements retardent les effets avaient fait contracter des engagements par billets à ordre à Monsieur Borthon à des rentes à payer pour des sommes assez fortes et il est vivement poursuivi pour l'acquit de ses billets donnés en payement pour la construction d'une mai-

son dans une terre qu'il a à Sargé-sur-Braye près Vendôme, district de Mondoubleau, cy-devant dit de Fief-Corbin, de ces arriérages son embarras et sa gêne sont extrêmes.

Monsieur de Borthon désirerait donc emprunter une somme de 6.000 livres pour quatre années au moins suivant le désir du prêteur et il prie monsieur de Gesne qui connaît ses affaires de lui procurer cet emprunt.

Et pour sortir d'une aussi cruelle situation, monsieur de Borthon ne peut trop presser monsieur de Gesne de faire mettre la plus grande activité soit à faire exécuter les jugements qui lui ont été remis, soit à obtenir sans délai les renseignements demandés à Angoulême, au Havre, à Arras tant relativement à monsieur Bella, beau-frère de Bonnaud et débiteur de monsieur Borthon qu'à monsieur de Vaugrenant, beau-frère de monsieur de Borthon... pour la dot de 100.000 livres... » de madame Borthon.

Pour parvenir à opérer la rentrée des fonds si nécessaires à monsieur Borthon afin de le tirer de l'embarras aussi cruel qu'effrayant dans lequel les malheurs de circonstances qu'il a éprouvées le tiennent plongé, il faut que monsieur de Gesnes mette dans la plus grande activité les opérations ci-après.... ».

Laissons là ces moyens qui ne furent d'aucun effet. Il y a tout lieu de penser que la dot de madame Borthon était aussi difficile à faire rentrer que les 400.000 livres du Limbé. Le document se termine par un état de la Fortune présente et à venir du seigneur du Fief-Corbin. « Monsieur de Borthon a une petite terre près Vendôme laquelle il fait valoir et où il demeure qui vaut plus de 50.000 livres. Il est seul héritier de ses père et mère et de cette dernière âgée de soixante-quinze ans il aura une maison occupée par madame Borthon la jeune en partie rue Beautreillis valant 30.000 livres. A la mort de sa mère, monsieur de Borthon jouira, tant en rentes viagères sur l'état, qu'en perpétuelles,, de plus de 6.000 livres de rente.

Il y a sur l'habitation Bonnaud au Limbé près du Cap, île Saint-Domingue dont le fond malgré le dé-

sastre est estimé plus de 150.000 livres et sur des maisons au Cap une créance par privilège de vendeur de plus de 400.000 livres en capital et intérêts.

Enfin, monsieur de Borthon et sa femme sont très rangés et il ne leur faut que du temps pour jouir d'une fortune bien assise en immeubles et rentes sur l'état ».

COLONEL DE LA GARDE NATIONALE

Le passé militaire de monsieur de Borthon le désignait pour commander la milice citoyenne de Sargé dûe à l'initiative du notaire Buisson. Le 30 août 1789 il en fut élu colonel ; tisserands, laboureurs et... aubergistes lui adjoignirent le très bouillant curé Quesnot, avec le grade de lieutenant-colonel.

L'histoire de la garde nationale heureusement venue jusqu'à nous par le truchement d'un bon vieux registre ayant pris ses invalides au fond d'une armoire municipale est savoureuse. Mais ce « Registre pour servir aux arrêtés et jugements de messieurs les officiers du Comité de Police établi dans la Paroisse de Saint-Cyr-de Sargé le 22 novembre 1789 » n'apporte que fort peu s'agissant de monsieur de Borthon.

On remarque surtout que le dit colonel est souvent absent. Sans doute court-il les routes et fréquente-t-il les tribunaux à la recherche d'une fortune qu'il ne saisira jamais.

Plusieurs fois réélu, il est définitivement écarté pour des raisons que l'on devine : la Révolution est une force qui va !

L'année 1793 voit s'opérer le 20 avril des visites domiciliaires dans les châteaux et au bourg. La chasse aux suspects est ouverte. Auraient-ils des armes ? Au moins, chez son ancien chef, la garde fait buisson creux.

Le mot Fief, devenu ci-devant et ayant perdu sa place au dictionnaire, les titres du Corbin sont saisis et brûlés en place publique sans doute devant l'église Saint-Cyr.

Les années alors s'écoulaient lentement. Les malheurs domestiques s'ajoutent aux tracasseries des révolu-

tionnaires. Le vieux monsieur Borthon, enfin près de ses enfants, meurt à 83 ans, le 22 avril 1795, leur léguant sa gouvernante, une demoiselle Billard, comme souci supplémentaire. Son épouse créole — se sont-ils reconciliés à l'heure ultime ? — le suit dans la tombe le 27 mai 1796 à 79 ans.

Monsieur de Borthon est taxé par les commissaires établissant l'assiette d'un emprunt forcé. Son livre de raison, qu'il m'a été impossible de retrouver, aurait indiqué, le 24 octobre 1797 : « la garnison a été établie chez moi pour l'acquit des impôts que je ne pouvais solder n'étant pas payé de mes fermiers.

Deux ans encore et François de Borthon décède prématurément le 16 floréal an VIII (5 mai 1800) emporté par une pleurésie. Ses ennuis sont finis. Mais le Fief-Corbin va passer en des mains étrangères.

LA VENTE DU FIEF-CORBIN

Grâce à l'obligeance de Maître Pasquier, notaire à Mondoubleau, j'ai pu retrouver l'acte de vente du Fief-Corbin, daté du 1^{er} Pluviose an 13 (21 janvier 1805), et l'original de l'affiche intitulée « Vente par autorité de justice » sortie des presses de l'imprimerie Soudry, marchand-libraire, Place d'Armes, n° 299 à Vendôme.

Voici comment y est décrite la terre du Fief-Corbin. « Elle est située commune de Sargé, à quatre lieues de Vendôme (ou deux myriamètres), un myriamètre de Mondoubleau, et pareille distance de Saint-Calais ; et a pour communication, la route d'Orléans, celle de Vendôme, et celle de Saint-Calais.

Elle consiste en un superbe corps de Bâtimens, bâti à la moderne depuis 1790, ayant une situation très avantageuse au midi, le long d'une belle terrasse qui donne à ce bâtiment une forme élégante et régulière. Le bâtiment a cent pieds de longueur sur une largeur de trente.

Il est composé par bas de huit pièces, dont les principales sont une belle et vaste cuisine, ornée de beaux fourneaux et de tout ce qui est nécessaire pour le service d'une Maison bien montée.

Un salon à manger, éclairé par quatre belles croisées, avec deux niches parallèles, l'une servant à un beau poêle, et l'autre servant de régularité ; le tout bien boisé.

Le salon de compagnie, éclairé par six belles croisées, boisé et parqueté, cheminées garnies de beau marbre, l'intérieur garni de fonte.

Les autres pièces par bas servant de chambres à coucher, salle de bains, lieux à l'anglaise.

Le tout dans le genre le plus moderne et le plus élégant.

Un escalier magnifique pour monter au premier, où il se trouve cinq appartemens complets, pratiqués de manière à procurer toutes les issues convenables, sans gêner ceux qui occupent les appartemens.

Les chambres sont garnies de belles cheminées de marbre, avec de beaux parquets ; le tout dans le plus joli goût, et la plus jolie distribution.

Il règne au premier un beau corridor, et au bout deux chambres de domestiques.

Un beau grenier pour comble, et, au-dessous du rez-de-chaussée, une cave voûtée, et un cellier.

Une belle terrasse régnant dans la longueur du bâtiment, flanquée de deux tourelles.

Au bas de la terrasse, au midi, un beau et vaste jardin, avec une fontaine qui procure des arrosemens faciles et des ressources agréables.

Passons plus rapidement sur les terres, un beau verger, une pièce partie en pré, partie en labour, un clos de vigne, un bois-taillis de trente-deux hectares, et les trois métairies de la Basse-Cour, de la Clergerie et de la Saulière — aujourd'hui La Saulerie.

« Vu la nécessité d'acquitter les dettes de la communauté... afin d'éviter l'effet des menaces de plusieurs créanciers d'exercer des poursuites rigoureuses, déclare une transaction passée le 26 pluviôse an 12 entre dame Antoinette Brunot, veuve Borthon et sa fille majeure Anne-Etienne, le domaine du Fief-Corbin, — 119 hectares — est cédé pour 32.587,50 F au sieur Robert

Charles Cuvier, marchand de bois, demeurant au bassin de Taillefer, commune de Souday.

Les créanciers satisfaits que resta-t-il pour les héritiers ? Fort peu sans doute et la famille ayant perdu son foyer se désagrégea.

UNE FAMILLE DISPARAIT.

Madame de Borthon, alors âgée de 43 ans, retourne vers le Paris de sa jeunesse. Au moment de la vente du domaine, elle y demeure rue Favart, numéro deux.

Ses relations avec ses enfants, Anne, née en 1782 à Paris et Pierre, né également dans la capitale en 1785 deviendront épisodiques. Son fils, jeune sous-lieutenant sera longtemps écartelé entre le respect qu'il doit à sa mère et les tendres sentiments qu'il éprouve tout naturellement envers sa sœur.

« J'ai fait plus encore pour ma mère, mande-t-il à Anne, le 10 octobre 1806. Etant au camp de Meudon, j'ai présenté à l'empereur une pétition, dans laquelle je demandais pour elle le premier bureau de loterie vacant : cette place peut valoir 4.000 livres de rente au moins. L'Empereur a accueilli ma pétition avec bonté, l'a lue et, après m'avoir fait mille questions, m'a dit en souriant qu'il aurait soin de moi... ».

Six ans passent et le guerrier rentre à Paris le 20 octobre 1812. « J'ai appris ici, avec le plus grand étonnement, que ma mère était remariée depuis près de trois ans, et qu'elle avait épousé Monsieur d'Aiglun de Saint-Vincent, comte de l'ancien régime et ruiné totalement par la Révolution. Ce mariage n'a pu offrir à maman aucune espèce d'avantage : il l'a retirée seulement de cette sorte d'isolement dans lequel elle vivait, en lui procurant une compagnie assez agréable. Je ne dissimulerai pas néanmoins que cette union surannée est non seulement ridicule, mais encore incompatible avec les intérêts de ses enfants ».

Tournons-nous vers l'aînée, Anne-Etienne. Une clause de la vente de 1805 lui a d'abord permis de garder un an encore son appartement du château. Elle ne se plaint pas mais qu'il a dû lui être pénible de s'arracher à ces

lieux où s'était passée toute sa vie d'enfant et de jeune fille ! Recevant une très petite pension que sa mère s'est engagée à lui faire tenir, elle s'installe dès 1806, chez maître André Bordier, notaire, dans sa maison bordant la Grenne, rue Basse à Sargé. Nous nous y retrouvons en pays de connaissance. Ce notaire est le fils d'une demoiselle Savatier, de cette famille qui vendit le Fief-Corbin à François de Borthon.

En 1811, nous voyons Anne installée face à la vieille église Saint-Martin, dont la cloche chaque matin appelle sa marraine à l'office. Son humble demeure, propriété de la famille de Montmarin existe toujours. Elle y vit dans la compagnie d'une vieille servante. « Je voudrais bien te voir dans ta paisible solitude, livrée à tes petites occupations, babillant avec ta vieille gouvernante qui en tournant son fuseau, te fait des contes de revenants que tu écoutes en souriant et en paraissant y ajouter foi ». Ainsi s'exprime le capitaine de Borthon alors quelque part en Espagne.

Cette quiétude n'est troublée qu'une fois par la tentative de quelque rôdeur ce qui pousse mademoiselle de Borthon à quelque précaution. Mais fille et sœur de soldat elle ne craint personne. Son frère la taquine tendrement : « Tu as fort bien fait effectivement de ne point oublier de me parler de cette précaution que tu prends avant de te coucher : diable, ne se mettre au lit qu'après avoir posé sur la table de nuit un pistolet chargé à balles, c'est quelque chose qui me surprend étrangement ! et que ferais-tu, si des voleurs ou des gens mal intentionnés entraient inopinément dans ta chambre ? te servirais-tu de cette arme ? J'en doute ; car une belle ne doit avoir pour armes que ses grâces et ses pleurs : hélas ! ils ne peuvent que trop sur nous, et les voleurs sont des hommes ! ».

C'est dans cette petite maison de la ruelle Saint-Martin que Pierre de Borthon viendra passer son unique permission en 1812. Sa sœur, trop à l'étroit, ne pouvant l'accueillir, il logera au presbytère de Saint-Cyr chez le curé Dubois. Et les familles de Montmarin, de Vanssay, de Musset se partagent le plaisir de rece-

voir ce couple sympathique et de fêter l'heureux permissionnaire.

Mais de « tous ces bons et aimables voisins », il en est qui gardent une place particulière dans le cœur du valeureux officier.

Au château de Cogners demeure Louis de Musset que l'histoire appelle le marquis de Cogners. Né à la Bonaventure en 1753, membre du corps législatif, plus tard député en 1814, il fut l'oncle à la mode de Bretagne d'Alfred de Musset.

Il est aussi le père de cinq enfants dont l'aînée Odile est la jeune fille dont le capitaine de Borthon fait lui-même l'éloge le plus complet. Elle ne se mariera pas et l'histoire sait seulement qu'elle consacra quelques loisirs à écrire une vie de son père qui, mon Dieu, le méritait bien si l'on en croit Alfred de Musset. « Cet homme là est bon, il est vertueux, il est aimé de tout le monde ». N'est-ce pas suffisant ?

C'est à Sargé, qu'elle ne quitta jamais que la terrible nouvelle de la mort glorieuse de son frère bien-aimé vint frapper mademoiselle de Borthon. Seule désormais, elle trouva refuge et dans la petite église qui lui était si chère et au sein de la famille de Montmarin qui partagea sa peine, C'est dans le caveau de cette famille qu'elle repose aujourd'hui dans cette terre à laquelle elle resta toute sa vie attachée, auprès de ses plus fidèles amis.

De Saint-Domingue au Vendômois ! Un siècle d'histoire de l'aventure coloniale antillaise du 18^{me} siècle à l'épopée impériale en passant par les rudes journées de la Révolution se dessine en fond de tableau derrière les épisodes parfois minces, parfois marquants jalonnant la vie d'une famille de chez nous.

L'histoire n'est qu'une longue rencontre des hommes. Gardons à ceux que nous venons d'évoquer un souvenir ému avant d'enfermer leur mémoire dans le trésor de nos gloires vendômoises, notre bulletin, gardien et témoin de notre ferveur envers la petite et la grande Patrie.

OUVRAGES EN VENTE AU SIÈGE DE LA SOCIÉTÉ

Cloître de l'Abbaye, à Vendôme

- **Bulletins de la Société**, depuis 1832, prix selon l'année.
- **Tables méthodiques du Bulletin** (1862-1911 et 1912-1926), ensemble 4 NF
- **Quelques particularités sur la Vie de Ronsard**, par Rémy Fouquet, Saumur 1937 2 NF
- **Etude Biographique sur M. Hte de la Porte**, par M. Richard de la Hautière, Vendôme, 1868 1 NF
- **Cahier du Tiers Etat Vendomois aux Etats Généraux de 1614**, Vendôme, 1872 1 NF
- **Histoire de la Mobile de Vendôme**, par M. de Maricourt, 2^e édition, Vendôme, 1876 1 NF
- **Cartulaire de l'Abbaye Cardinale de la Trinité de Vendôme**, publié par l'abbé Métais, cinq forts volumes in-8^e 60 NF
- **Mémoires de Bellanger de Lespinay**, Vendomois, sur son voyage aux Indes Orientales (au cours duquel il donna Pondichéry à la France), publiées par H. Froidevaux, Vendôme, 1875 3 NF
- **Histoire Municipale de Vendôme avant 1789**, par H. de Trémault, Vendôme, 1904 8 NF
- **Catalogue raisonné des Basidiomycètes**, qui croissent autour de Mondoubleau par L. Legué, Vendôme, 1908 3 NF
- **Ronsard. Les fêtes du IV^e Centenaire à Vendôme**. Vendôme, 1924 2 NF
- **Mémoires de Marie du Bois**, sieur de Lestournière et du Poirier, valet de chambre de Louis XIII et Louis XIV, publiés par L. de Grandmaison, Vendôme, 1936 4 NF

(S'adresser sur place au Gardien du Musée ou par correspondance au Bibliothécaire de la Société. Le port est toujours en plus.)